RENÉ CREVEL FEUILLES ÉPARSES

FEUILLES ÉPARSES

GRAVURES ET LITHOGRAPHIE ORIGINALES



RENÉ CREVEL

FEUILLES ÉPARSES

LOUIS BRODER

1

max ernst

man Ray

SW Hayter

Miró,

ARP

Alberto Giacometti

valentine Hugo

Bryen

Brauner

W. Lam

[illegible]

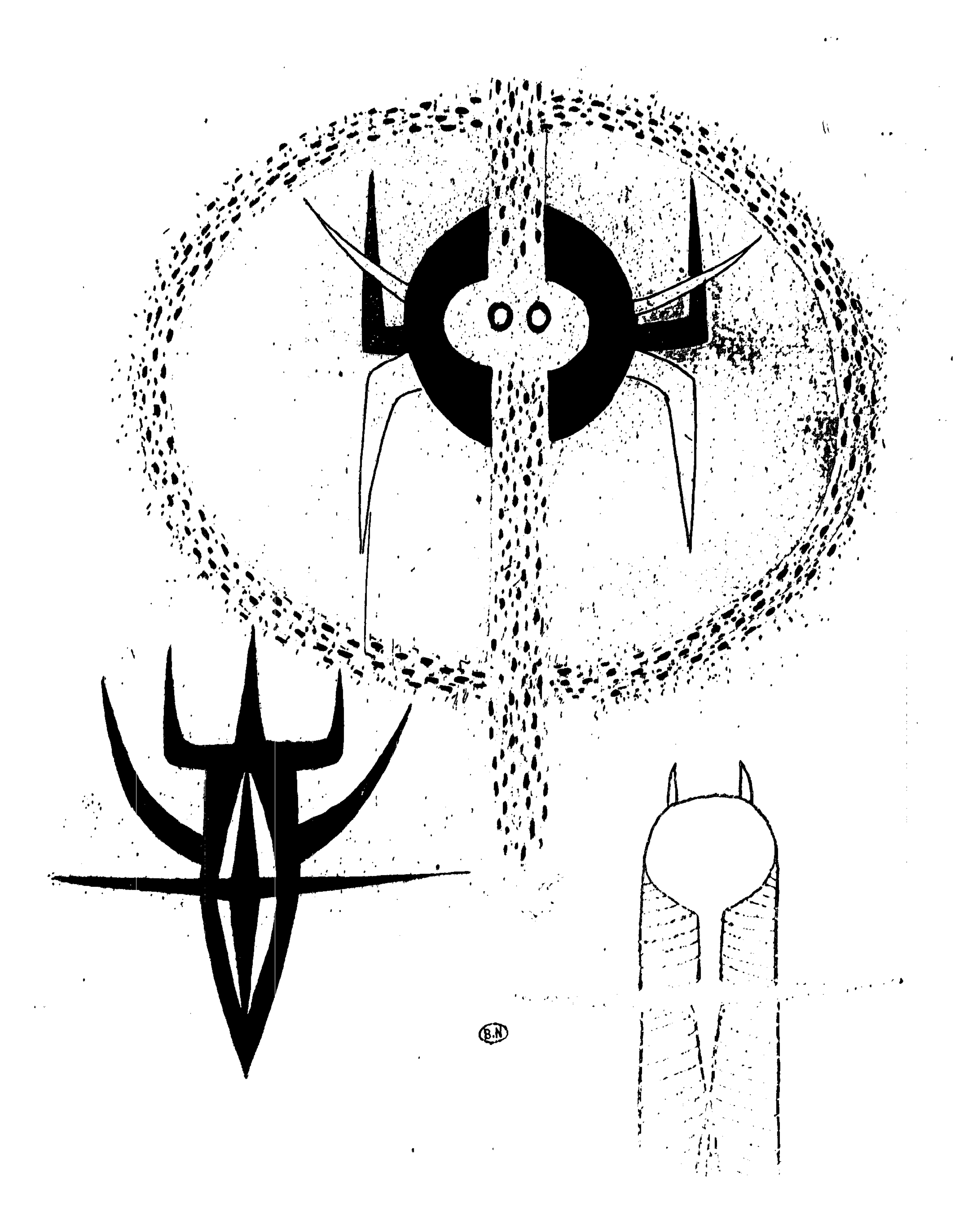
NUIT

Doucement pour dormir à l'ombre de l'oubli
ce soir
je tuerai les rôdeurs
silencieux danseurs
de la nuit
et dont les pieds de velours noir
sont un supplice à ma chair nue
un supplice doux comme l'aile des chauves-souris
et subtil à porter l'effroi
dans les coins où la peau se fait craintive, émue
pour mieux aimer, pour avoir peur
d'un autre corps et du froid.
Mais quel fleuve pour fuir ce soir ô ma raison?
C'est l'heure des mauvais garçons
l'heure des mauvais voyous.
Deux grands yeux d'ombre dans la nuit
seraient pour moi si doux, si doux.
Prisonnier des tristes saisons
je suis seul, un beau crime a lui



là-bas, là-bas à l'horizon
quelque serpent peut-être et glacé de n'aimer point.
Mais où coule, où coule au loin
le fleuve dont a besoin
pour fuir ce soir ma raison?
Sur les berges vont les filles
leurs yeux sont las, leurs cheveux brillent.
Je ne sais rien dire à ces filles
dont ils sont
les mauvais garçons
dont ils sont
les fiers maquignons.
Je suis seul, un beau crime a lui.
Deux grands yeux d'ombre dans la nuit
seraient pour moi si doux, si doux.
C'est l'heure des mauvais voyous.

1924



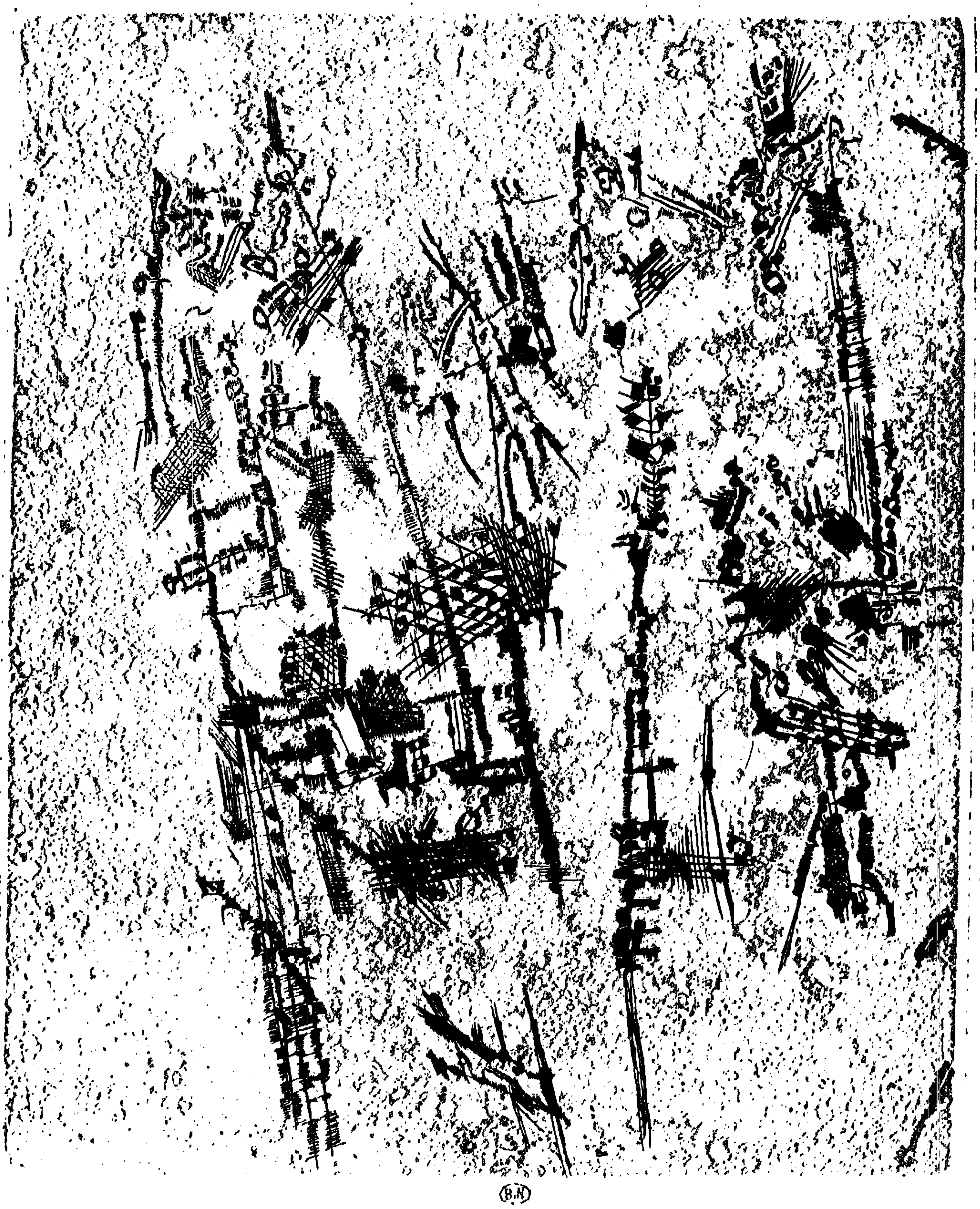
MÉTRO

Les nègres de mon enfance
tachaient bien le ciel de France
mais leur flûte en acajou
savait un air drôle et doux.
Or les nègres ont perdu
jusqu'à l'orgueil de couleur.
Et de marine vêtus
ils croient encore au bonheur.
Ces enfants des pays chauds
aujourd'hui sont devenus
chefs de gare du métro.

1924

ELLE NE SUFFIT PAS L'ÉLOQUENCE

Elle ne suffit pas l'éloquence.
Mon cœur ce soir se balance
Et glisse au fil d'une paupière
Lampion de misère
Qui n'éclaire pas ma nuit.
Homme noir mais non d'onyx
Homme couleur de dépit
Titubant par le marais des petites haines
Tu voudrais
Comme une alouette son miroir
Un soleil où mourir avec ta peine.
Tu cherches mais trop inquiet
Pour trouver ton Reposoir.
Rien ne brille
Ni les yeux, ni le fer, ni l'aimant anonyme
Qui libèrent de mille clous
Tes douleurs
Où l'essaim des mouches au vol boiteux
Des mouches qui n'ont qu'une aile



Allument de piètres étoiles de sang.
Jongleur
Jongleur de paroles
Tes mots s'écrasent contre les murs.
Ton angoisse — encore un ruban frivole —
Couronne
Un cerveau qui trop longtemps a joué au « pigeon vole ».
Les lettres du désespoir
Ce soir
Sont égales aux lettres des bonheurs d'autrefois.
Que dirai-je alors!
Que te dirai-je à toi
Frère né de mes pieds.
Sur un sol où tu ne vis que pour m'épier.
Trottoir que j'ai suivi
Pour son mensonge de granit.
J'ai oublié que là-bas était la mer
Et j'ai fui l'eau miroir d'étoiles
Pour chanter une main
Dans une autre main.
Fleuve vert
Enfance douce
Pitié pour l'homme qui passe
L'homme qui mord sa lèvre
Dans ses lèvres

Car il a peur d'oublier le goût de bouche.
Timonier brun, sous la toile bleue
La peau couleur de cheveux
Holà! beau voyageur
Tu allais vers la mer
Maintenant tu marches au ciel, un trou un hublot
Je suis le noyé des terres.
Dis qu'il n'est pas trop tard
O mon orgueil, pour jouer au phare.
Et sur le matelas des herbes tendres
Tombe en triangles de métal.
Mon cœur aura beau hurler son mal
Mon cœur j'en ferai des lanières
Des lanières que je saurai teindre
Ou tordre en chiffres
Plus définitifs
Que les œufs dans leurs coquilles
Et les momies dans leur robe d'or.
Et toi, mon corps, maudis les sens comme un malade ses béquilles.

1924

CAMILLE DESMOULINS

Veste jonquille et pantalon nankin
du linge blanc. La ville est propre
sur une chaise Desmoulins
devient le Roi du beau jardin.
Les mots sont des oiseaux et pennés d'aujourd'hui.
L'espoir duvet tendre les enveloppe.
Seront-ils aigles, vautours ou bien flamants.
Après avoir erré par tous les coins du ciel
trop tard ils se poseront
bleus, blancs, rouges
ciel, linge, sang
et croiront
claquant des ailes à tout pignon
donner l'infini aux inquiets
le bonheur aux simples
la gloire aux cruels.
Palais Royal où Desmoulins ne savait pas
il ne songeait guère à vos couleurs
fiers oiseaux qu'il libérait.

Il ouvrait toutes les cages.
Le ciel de France était si sage.
Le dessin des allées faisait un bon devoir.
Tout était beau; c'était le soir
les femmes pensaient à l'amour
et à des luttes où la sueur de l'homme prend l'odeur de son sexe.
Désirs en arabesque
même les fleurs sentaient la chair.
Or Desmoulins ne s'était souvenu
que du linge très frais à son front fatigué
du linge transparent qui fait la peau plus blanche...
Et pour sa tête haute, le ciel, tout le ciel était descendu.

1924

Axiome : l'inquiétude seule pare infailliblement de quelque grandeur les individus, leurs gestes. Ce n'est point, à la vérité, que nous supportions encore les larmes trop faciles de certains désespoirs, mais pour que l'homme nous intéresse, sous le masque, il faut que se devine un tourment. Je ne sais quelle définition les dictionnaires proposent de la mysticité; pourquoi ne point convenir que de ce nom se baptise l'état même d'inquiétude? Ainsi, dira-t-on, Max Jacob est un mystique, sans avoir au reste à se préoccuper de ce que peut valoir sa foi : c'est que, pour nous témoins, l'objet de la passion importe peu; seul nous décide à aimer le rythme du chant qui anime.

Tous les hommes, au moins une fois dans leur existence, ont soupiré, la tête entre les paumes « Pourquoi? ». Il faut bien admettre avec Bacon que, du point de vue le plus humain, *lc recherche des causes finales comme une vierge consacrée à Dieu est stérile*. Mais cette recherche des causes finales, distrayant des vulgarités coutumières, aide à supporter les années d'ennui qu'on appelle alors années d'attente; cependant l'incapacité où nous sommes d'acquérir une certitude nous laisse parfois en route, avec le désespoir de ne pas encore soupçonner le but, la cause finale : au sein même de la mysticité, certaines contradictions rendent donc impossible un bonheur simple.

Max Jacob écrit : *Antithèse*. Ce mot à lui seul est une préface en tête d'un livre

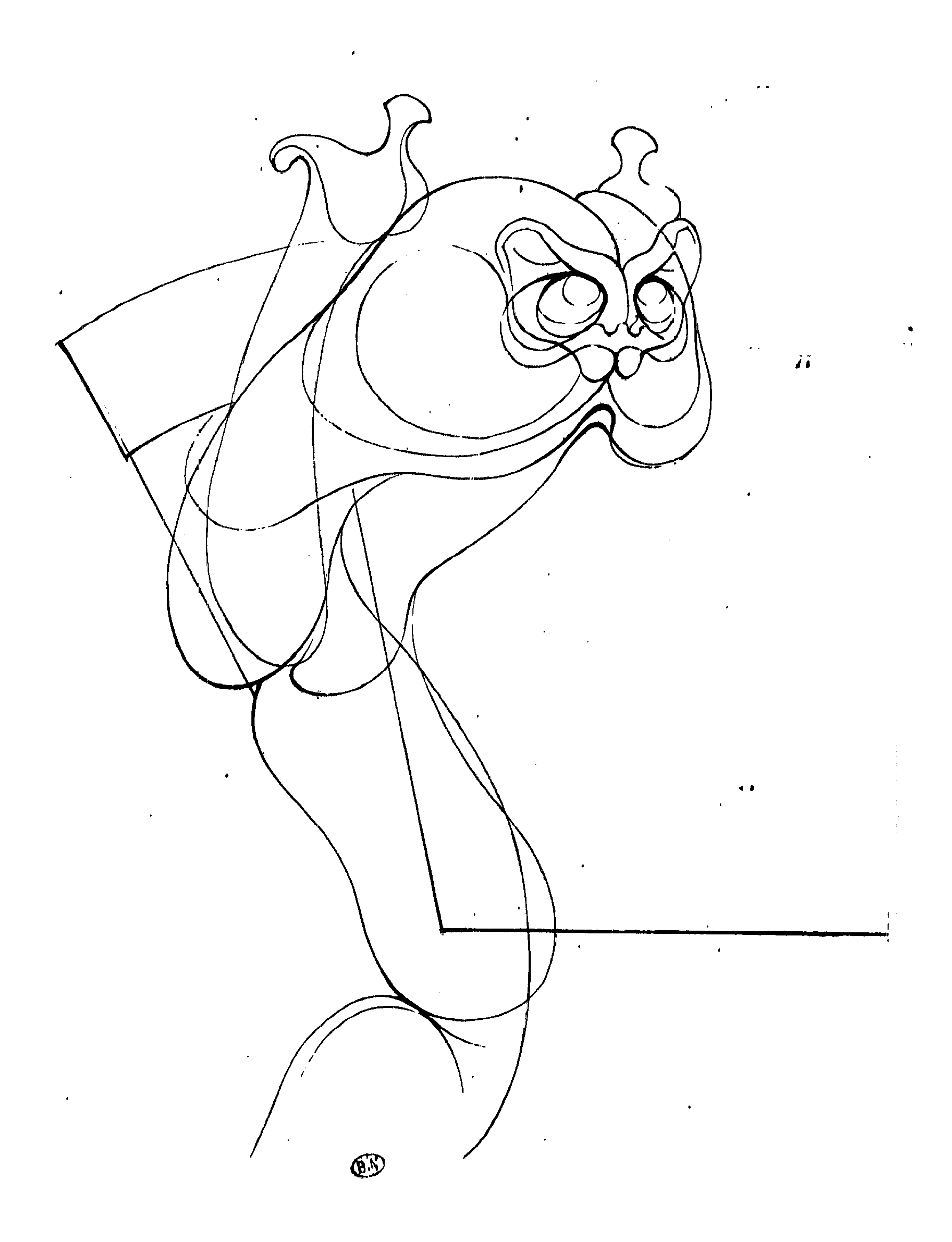
où le poète, cache sous l'expression de la joie, le désespoir de n'en avoir pas trouvé la réalité.

Tous les mystiques ont connu cette antithèse, car c'est bien le contraste de leurs profondes aspirations, auxquelles, malgré eux, ils obéissent, qui crée l'angoisse où ils doivent vivre; jouets d'une marée puissante, ils suivent tour à tour le flux et le reflux; avant les soirs d'extase, il y a les journées de la période mondaine. Mais presque tous, tandis qu'une nouvelle vague les porte à d'autres rivages, ne se rappellent plus que, cinq minutes auparavant, le flot les menait vers des îles contraires.

Tiraillé en tous sens, un Verlaine par exemple, a toujours un lyrisme unilatéral; les médecins l'expliquent en rapprochant érotisme et mysticité.

Max Jacob, au contraire, voit de tous côtés; il sait le travail intime de sa pensée, de son cœur; il pourrait sortir les parcelles de son âme comme les pierres d'une mosaïque, et jamais il n'oublie rien de sa vie quotidienne; c'est d'elle qu'il part, et il va jusqu'aux plus hauts sommets, comme du niveau de la mer au faîte de l'Himalaya. *« Je suis revenu de la Bibliothèque nationale, j'ai déposé ma serviette, j'ai cherché mes pantoufles et quand j'ai relevé la tête, il y avait quelqu'un sur le mur, il y avait quelqu'un. »*

Les époques et les pays lui sont familiers; il les arrange à la manière des intérieurs, remarque un détail, le caresse, s'en agace et retourne à l'éther, au paradis; puis en extase, subitement, il se souvient du jeu banal qui l'occupait tout à l'heure; il retourne sur la terre, à Montparnasse, et au milieu de l'orgie, quand on frappe à la porte de l'atelier, il s'écrie *« c'est le prêtre, c'est la croix. C'est la bannière et c'est la procession »*. Tout le monde est dans l'effroi. Il croit qu'on partage sa pieuse terreur : *« Entrez mon Seigneur. Or ce n'était que le commissaire de police, un vilain moustachu avec sa ceinture. »*



A cause de cette naïveté dans la confession, beaucoup ont mis en doute la foi de Max Jacob; on l'aime comme un paradis à la Charlot; les grandes personnes ne veulent pas avoir l'air d'y croire. A vrai dire cette mysticité quotidienne, qui met dans la vie ce qui pour l'ordinaire se laisse dans les temples, déçoit un peu. On s'attend à quelque concert grave, or, au lieu de choisir l'orgue, Max Jacob s'accompagne sur la guitare, le piano mécanique et le banjo. La grand-messe du dimanche se joue à l'orchestre du cinéma. Mais cette naïveté chez un homme qui sait par ailleurs se montrer si perspicace, n'est-elle pas touchante comme un geste de petit enfant?

Ami des objets familiers, il sait aux pensées futiles mêler la plus belle gravité.

Un poème commence ainsi :

Flegmatique et sensuel, je l'étais, je le reste
Si je digère mal, c'est que je suis si mou.

Et s'achève :

Navré quand tu t'en vas, joyeux quand tu t'approches,
Je ne peux qu'espérer l'amour.
Ce sont là des tourments, chrétiens de vieille roche
Que vous ignorerez toujours.
J'offre cet océan, la foi un cœur de pierre;
Mon espérance au front la couronne de lierre.

Dans sa richesse multiple et décevante, celui qui s'écrie : *« Max est pécheur, Max est un homme »*, se crucifie chaque jour aux idées du maître; bon larron, mais vrai bon larron, petit neveu du Galiléen par lui tant aimé.

1923

La couleur ne peut naître que de la couleur.

De la chaux monacale au ripolin blanc des cliniques, le prisme n'est guère varié. N'empêche que nous la font au bleu ciel les scribouilleurs de la rubrique poésie, chaque fois qu'ils évoquent l'une ou l'autre des entités de la mythologie chrétienne : Résignation et Virginité.

Le paradis est une Olympe désossée, sans rien de solide que tel vieil hymen en peau de tambour. Sur cette membrane sclérosée se réfugient les anges gélatineux, trop contents d'avoir leur radeau de la Méduse. Le merveilleux ne trouve preneur à moins d'être de bon et authentique style Saint-Sulpicien. Et voilà bien les premières amours à quoi l'on revient toujours.

Écoutons plutôt Mallarmé :

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.

Il n'y a qu'à joindre, bout à bout, ces vers, pour avoir le début d'un roman à mettre entre toutes les mains.

Les vraies-jeunes-filles-consommatrices-de-Pilules-Pink souligneraient (d'un crayon rose) ces beautés initiales, les demoiselles-affranchies-et-qui-sucent-dans-les-

coins estimeraient, sentencieuses, que « c'est bien écrit quoique ça fasse un peu « coco », et l'étudiant-de-philosophie-qui-n'a-pas-de-préjugés-et-a-entendu-parler-de-Freud découvrirait, à *l'archet au doigt*, un arrière-goût de masturbation.

Par la faute des *séraphins en pleurs*, nous retombons dans des moiteurs de mains tripoteuses, au fond des poches volontairement déchirées. Bien la peine pour un poète d'avoir aussi altière réputation. Ne vont rien gagner à l'affaire *les transparents glaciers des vols qui n'ont pas fui*. Le papa Mallarmé s'est donné bien du mal pour pas grand-chose. Il a eu beau s'esbigner à saupoudrer de strass le sexe d'un faune en chaleur, l'histoire d'Antoine et Cléopâtre, des narines un peu subtiles (les miennes, pardi, puisque je suis, avec votre permission, olfactif de naissance, un olfactif distingué) n'en reconnaissent pas moins cette bonne vieille odeur littéraire de couille en papier mâché, de foutre à l'encre (pas encore Waterman) de pubis hérissé de plumes Sergent-Major.

Aux angles de cette géométrie givrée, nul risque de se blesser. *L'écume inconnue et les flots, les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux dans le ciel* ne constituent ni des tentations, ni des menaces bien dangereuses.

Le poète-professeur doit inspirer aux foules la même confiance que ce soldat-laboureur sous l'égide duquel s'est mis un bazar de l'avenue d'Orléans.

Rue de Rome *la chair est triste, hélas !* Et comment ne le serait-elle pas lorsqu'on a lu tous les livres, lorsqu'on se cuirasse d'une redingote, style tuyau de poêle, s'emmitoufle dans le plaid (immortalisé par la photo de Nadar) et les fumées de tous les trains qui, eux, savent au moins quitter la gare Saint-Lazare.

Alors, d'évoquer *le vierge, le vivace et le bel*, mais basta, le cygne par la faute de Mallarmé et celle de ses contemporains, devient animal domestique, symbole d'une pucellerie conservée, comme le dîner de la veille, dans le Frigidaire. D'autres

métaphores glaciales, de leur avoir valu un petit chatouillis à la base du cerveau, aidèrent, après une première lecture, les contemporains à prendre excellente opinion du siècle, donc d'eux-mêmes, sans se rendre compte qu'ils s'étaient tout bonnement enrhumés dans ce conservatoire d'automates gelés. Que le professeur-poète lui prête son plaid, n'en grelottera pas moins, dorénavant, une pensée qui devrait aller toute chaude, toute nue.

Mais, puisqu'on parle de cygne, j'en ai connu un, moi qui vous parle, et un fameux, ce qui se fait de mieux dans le genre, avec bottines élastiques, à la mode de 1899. Cette volaille corsetée vivait une vie d'esthète dans un petit lac artificiel dont elle ne quittait les eaux que pour une allée, baptisée fort à propos « allée Maurice-Barrès ».

1924

Un mot du peintre Delaunay, que j'ai déjà cité, mais que je ne me ferai point scrupule de citer encore, juge l'utilitarisme et la paresse de ceux qui, désespérés de n'arriver point à codifier la somme des efforts dits modernes, prétendent, pour obtenir une dictature à n'importe quel prix, que se fait un retour à des grâces par eux-mêmes baptisées *néo-classiques*.

Lors de la générale d'un ballet Louis-Philippe-Second Empire, intitulé *Le Beau Danube*, quand le rideau se leva sur une scène du gris mousse le plus chlorotiquement distingué, le peintre de la Tour Eiffel s'écria : *En voilà encore qui veulent vendre la commode de leurs grands-parents*.

Commode et bas de laine. Toute notre sagesse, mais toute notre méprisable routine aussi. Nous avons perdu le bas de laine et nous songeons à l'aventure. Alors pourquoi faut-il que des tiroirs désuets, des cuivres indifférents nous puissent hanter encore?

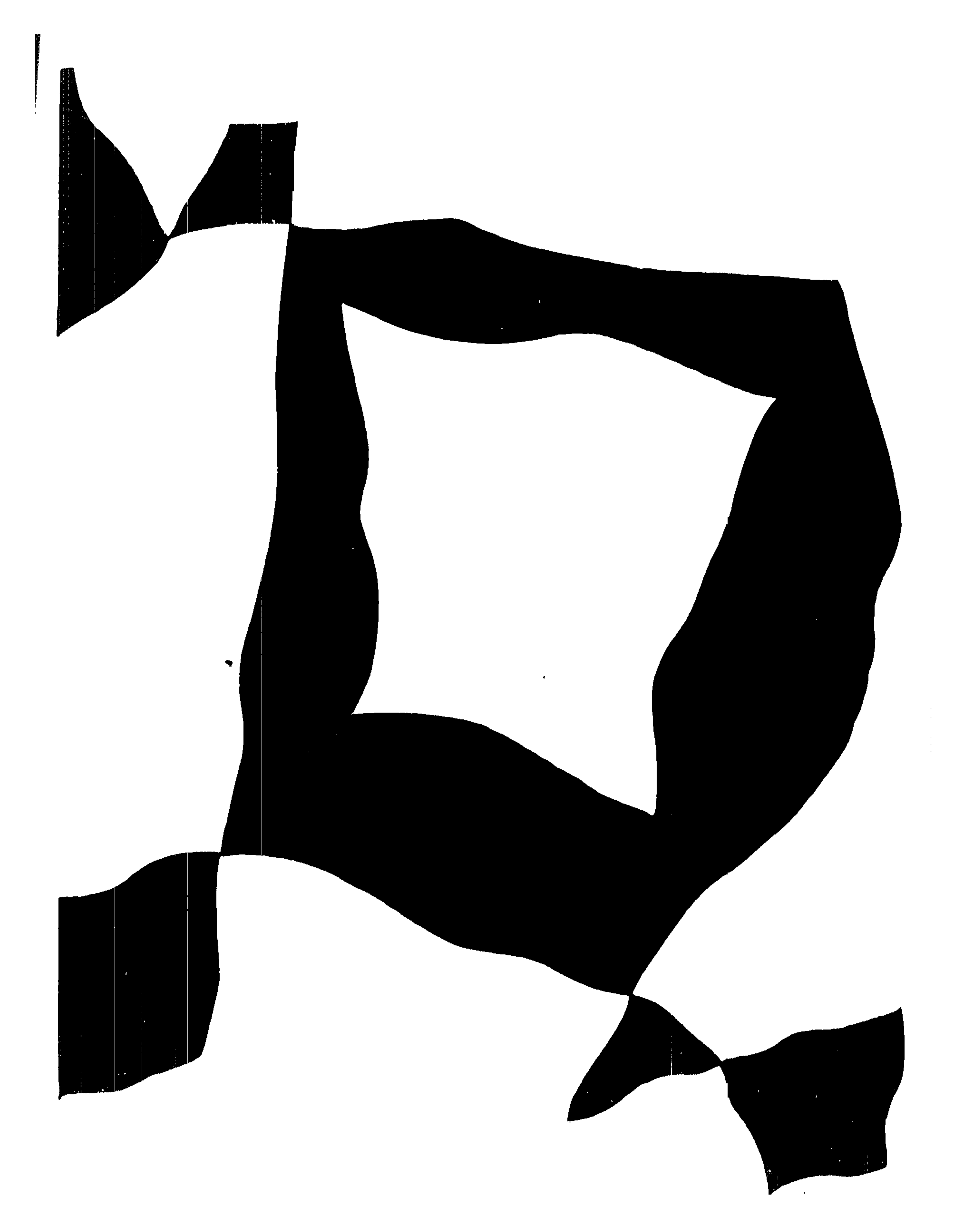
Prisonnier de ma pitié, m'attendrirai-je encore sur des toiles de Jouy couleur Parme, ou sur ces globes qui me touchent comme l'arc d'un ciel bien tendre? Que dans mon désordre se fasse un choix sans intention. La moindre de mes paroles dépasse la somme de toutes mes pensées. De cela, tour à tour je tire joie ou honte, ne sachant si les papillons sortis de ma bouche sont couleur de mon âme ou si au contraire tous mes trésors voguent dans la barque d'une pensée au beau gouvernail.

Je parlerai volontiers du fameux âne de Buridan.

Mais j'ai peine à jouer les *Iphigénie*, et si ne veux mourir, ne sais choisir. Au reste, choisir entre le conscient et l'inconscient, n'est-ce point déjà faire acte de trop précise volonté, et ne puis-je, dans la nuit, me mentir à moi-même et imaginer sans sincérité mes plus intimes hantises.

Je cherche la rue, le boulevard, le gouffre qui me tenteront assez pour que je m'y précipite tête-bêche et sans regarder quel nom, au coin du mur, fleurit blanc sur l'émail bleu.

1924



Orgueil ou paresse — les deux peut-être — l'intelligence à l'état de veille prétend domestiquer les énigmes. Ainsi, du temps et de l'espace, nos jours ont fait des animaux dociles. Quant aux notions de vie ou de mort qui ne se laissent guère apprivoiser, pour fuir leur angoisse essentielle (angoisse qui, d'ailleurs, me semble seule capable de donner l'indiscutable sensation d'être) chaque minute essaie quelque nouveau suicide. A qui parle de la mort ou du geste qui la peut donner, le paradoxe est facile, mais comment ne point noter que déjà fut un suicide la vie de tel ou tel. Barrès destructeur ne se détruit que le jour où, arbitrairement, il construit. Au contraire, le Romain de la décadence, s'ouvrant les veines, me semble si naturel que j'ose à peine parler de suicide; car le sénateur romain s'ouvrant les veines ne renonçait pas à lui-même mais, au contraire, avait un dernier geste logique pour s'affirmer. J'entends que les hommes intelligents, trop intelligents (c'est l'esprit critique, assassin des possibilités, qui nous tue), usent et ont raison d'user contre eux-mêmes, de la corde, du poison, du revolver, etc., tout comme les nerveux prennent du Dial Cyba le soir, avant de se coucher, pour mieux dormir. Or sommeil, dont nous disons qu'il est l'image de la mort, réserve aux esprits inquiets les douloureuses surprises des rêves. Je ne puis croire que les intelligences supérieures aux préoccupations terrestres et qui s'en voulurent à jamais délivrer aient brisé, par le geste appelé suicide, la parabole d'une ascension. Au contraire,

ceux dont on constate qu'ils s'étourdissent ou se tuent de travail me paraissent des faibles, car le travail, l'activité humaine sont des stupéfiants qui n'ont même point, pour sécuire, telle ou telle petite note pittoresque (bien discutable quant à sa qualité, d'ailleurs) mais qu'il est impossible de n'accorder point à d'autres stupéfiants. La plupart des hommes qui marchent et respirent ne méritent guère, dans notre civilisation occidentale, l'éloge d'hommes vivants puisqu'ils ne marchent et respirent que pour éviter la compagnie de ces problèmes qui, au reste, finiront toujours par venir les reprendre au jour de leur agonie. Il me faut donc déjà conclure : le mouvement est simulacre; il est une forme du suicide, le suicide des lâches, puisque, laissant des possibilités pour l'avenir, il calme à la fois la peur de l'au-delà et l'ennui de vivre. Mais les calculs sont toujours faux. Le mensonge de l'activité spontanément se dénonce.

Oiseaux du mystère, oiseaux qui chantez au plus silencieux de moi-même, pour vous avoir enterdus après le départ des autres hommes, je sais que, seule, la solitude permet quelque espoir de vérité. Certaine sensation d'âme trop bien enracinée pour que j'en puisse triompher, me force à confondre vie et vérité. Si la mort existe (la mort que les esprits forts ont, de tout temps assimilée au néant), elle m'apparaît illogique. Certaine forme d'activité me semblant dénuée de raison valable, nul ne s'étonnera donc de me la voir, je le répète, considérer comme une forme de la mort. L'agitction emprisonne le corps, l'intelligence. Qu'on parle de filet ou de murs, le corps et l'intelligence sont emprisonnés, voilà le fait. Volière tyrannique, sous leurs ailes, dans la captivité de plomb devenues, meurent nos oiseaux de mystère. Mais vienne la nuit. Le grillage des simulacres ne résiste plus. Vague comme un ciel et comme un ciel indéniable, une certitude secrète spontanément domine les constructions de nos jours. La moindre secousse est tremblement de terre.

Tours écroulées, les oiseaux rient dans nos rêves et, par vengeance, épanouissent l'éventail de leurs plus belles et plus terribles plumes. Par les rues des villes, mon corps qui se croyait éveillé fut somnambule. Dans sa maison endormie (la paix! mes yeux, ma poitrine, mes bras, mes jambes, mon sexe), oui, dans sa maison endormie, mon esprit retrouve sa sérénité. La vie, la mort? Mon esprit ne permet à mon corps de continuer à vivre que par certain masochisme bien illogique.

Au réveil, je me souviens mal. Tout de même, je ne puis oublier que tel rêve avait le goût de la vie, tel autre le goût de la mort, aussi précisément que tel plat avait le goût du sucre, tel autre, le goût du sel. C'est pourquoi, je me demande : à quoi bon protéger de la mort mes jours?

La recherche des causes finales, comme une vierge consacrée à Dieu, est stérile, écrivait Bacon. Or, il faut beaucoup de frivolité pour préférer à cette vierge stérile ses sœurs fécondes. La recherche des causes qui *ne* sont *pas* finales vaut juste un divertissement. Faute de mieux, à l'égal des autres divertissements (voyages, dancings, essais sexuels), elle ne peut qu'aider à tuer le temps. Tuer le temps? Mais si je commence à vouloir tuer le temps, l'ennui devenant plus fort à mesure que j'en désire triompher, je me trouve contraint à de perpétuelles surenchères. Pour qui se refuse au terrible secours des problèmes essentiels, bien vite il n'y a d'autre possibilité que le geste ultime : le suicide.

Ainsi qui veut prendre des chemins frivoles et se soustraire à toute angoisse, n'en est pas moins obligé d'envisager l'idée de mort. Une telle nécessité, forçant à la douleur les plus médiocres, prête toujours une beauté tragique aux fêtes des hommes.

Mais, dira-t-on, certains se couchent sans avoir agi, sans avoir bu, sans avoir dansé, qui ne feront même pas l'amour avant de s'endormir. Supposons un de ceux-là

en paix avec lui-même. Il pense que sa journée fut bonne, car rien ne s'y trouva désiré ou accompli qui pût choquer des soucis moraux intimes non plus que des conventions. Notre homme en paix se laisse glisser dans ses draps, se réjouit du sommeil à venir, se souhaite une bonne nuit, glousse d'aise, s'écoute glousser d'aise et s'endort.

Belle catastrophe! Voilà qu'un premier rêve le prend, le prolonge dans la nuit, l'empêche de croire à l'oubli, au sommeil, à la mort. Il se dit que, s'il a tué le temps, dévoré l'espace, c'est qu'il voulait se tuer avec le temps, se dévorer avec l'espace. Une volonté d'anéantissement était à la naissance de tous ses actes. Il désirait prendre une notion des choses pour perdre celle qu'il allait prendre de lui-même. Il pensait que chaque réussite devait être une victoire contre soi bien plus qu'une victoire contre les autres. Il a mesuré le temps, l'espace, pour que ne viennent plus le hanter les notions de Dieu, d'absolu, de vie, de mort. Mais, hors du temps et de l'espace, il reste *lui* et il sait que sa vie, sa mort ne sauraient être confondues avec la vie, la mort des kilos de viande qui le désignent aux sens des autres. Le sommeil de son corps n'est pas son sommeil. Lui-même, il ne peut se mesurer. Alors, à quoi bon les bornes kilométriques, les montres? Il a fait comme s'il savait où allait le chemin, combien valait l'heure. Il a marché, il a compté. En fait, il a continué d'ignorer la route, le nombre.

Économie, lâcheté, impuissance. Vaines sont les consolations offertes à sa curiosité, à l'inquiétude de son âme, consolations qu'il baptisait pompeusement : *vérités relatives*.

La vie est-elle constituée de l'ensemble des phénomènes bien connus? Notre homme aime-t-il la vie? Si oui, ayant mis dans cette vie toutes ses complaisances, son amour de la vie, s'il use de quelque logique, va le contraindre à se donner la

mort, car, en vérité, si tant de moines vécurent vieux, aimant et désirant la mort, les jouisseurs des villes intelligentes se tuent jeunes, aimant et désirant la vie. N'est-ce pas Pétrone? En effet, l'amour qui se veut justifier ou se trouve dans l'obligation de se vouloir justifier, critiquera ce dont justement il est né.

C'est de cette critique que sort l'activité dont l'ensemble est égal à la somme de ce que nous appelons *suicides provisoires*.

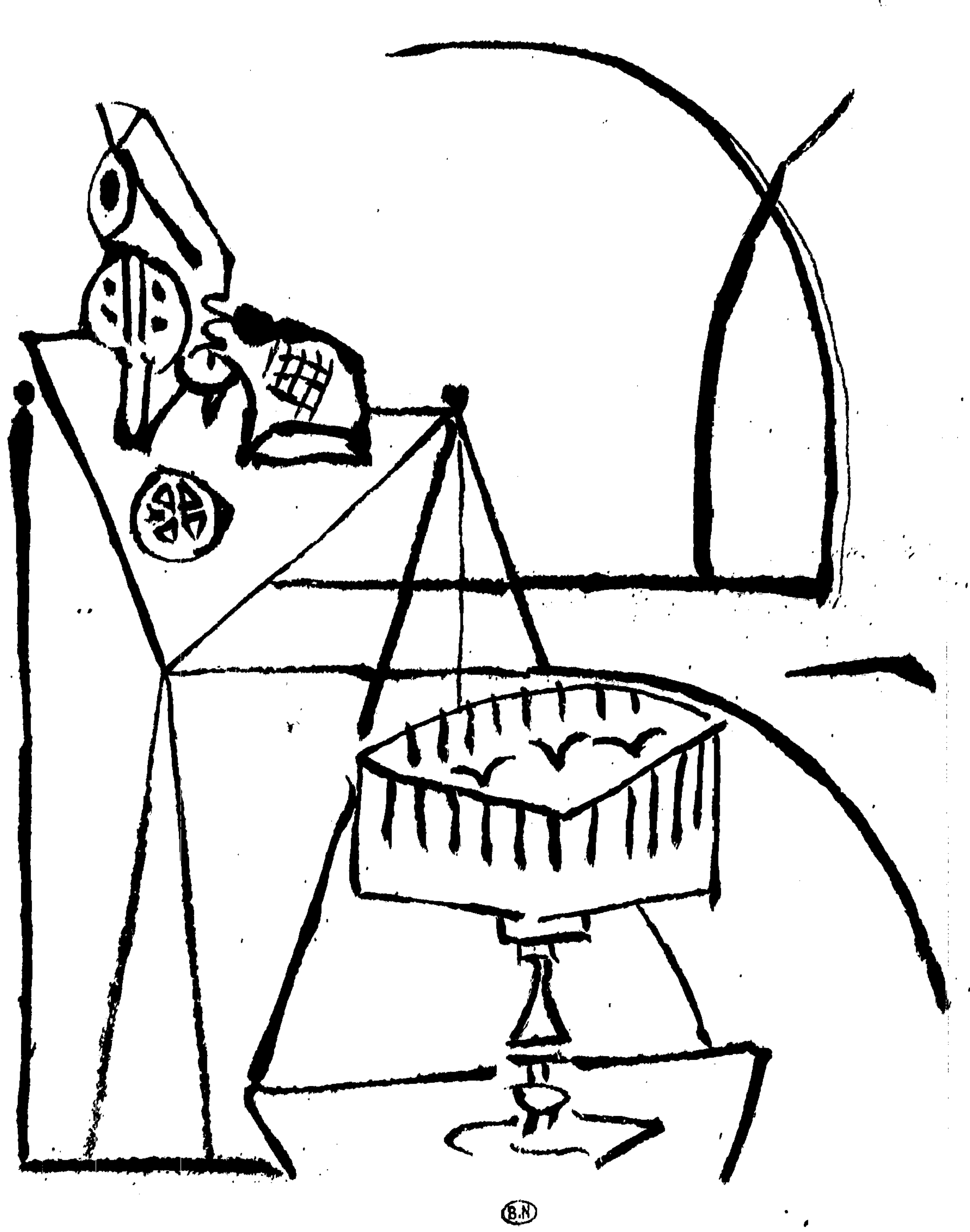
Mais, puis-je imaginer qu'à la suite de ces suicides provisoires, un geste définitif me permettra d'achever à jamais une vie que j'aime lorsque je la crois précaire et que j'exècre dès qu'elle me semble la simple projection terrestre d'un moment de marche éterrelle? L'intelligence pousse au suicide. Mais j'ai parlé de certaine sensation d'âme. Cette certaine sensation d'âme, qui n'est ni la peur ni la joie, me force à poursuivre ce que j'ai entrepris.

Au reste, la hantise du suicide n'est-elle pas le meilleur remède contre le suicide?

1925

Rendez-vous avec l'ennui, soirs sans amour qui tentent encore de ranimer leur veulerie, les deux coudes sur une table où les yeux ne trouvent même pas, comme sur celle du premier bistrot venu, des nervures en foudres, promesses de continents, cocasseries insulaires, blanches sur fond de marbre rouge, à quoi accrocher un espoir, un rêve. Regard à la dérive, mollusque informe, huître qui ne demande qu'à se laisser gober par n'importe quelle bouche, n'importe quel gouffre. Mais nul n'en boira les larmes, ce piteux résumé d'océan d'où l'orgueil de l'homme voudrait ressusciter la mer et son lyrisme quand sonne l'heure impudique et qu'il n'y a pas un aveu pour ressusciter le vent. Chacun, alors, sans souci de celle des autres, ne se rappelle que sa propre neurasthénie à l'odeur du linge trop longtemps porté. La saoulerie accroche en guirlandes sa mélancolique lâcheté qu'elle veut croire sœur des nostalgies nègres.

Mais, puisque les combinaisons d'alcool n'ont pas allumé la féerie kaléidoscopique dont on avait cru voir la promesse facile au fond d'un verre, tout égoïsme va retourner à son lit sans joie. Juste le temps qu'il faut pour médire à voix basse l'esthétisme du gin-fizz, des hauts tabourets, en attendant qu'on vous rapporte votre vestiaire, mais, soudain, la porte dont on s'approchait, d'elle-même, s'ouvre, comme si le vent enfin retrouvé avait voulu démolir un pan du mur, pour que la nuit et ses miracles fissent escorte au poète qui va entrer, au poète Léon-Paul Fargue.



Sa parole douce, aux mots neufs, aux échos d'humour, vous barre la route. On ne s'en va plus. Mais lui, le poète, d'où vient-il? Quelle étrange berline à travers le temps et l'espace l'a mené pour les repeindre de sa verve jusqu'à ce lieu, jusqu'à cette minute sans couleur ?

Prestidigitateur qui changez les mornes et petites bourgeoises *Batignolles* en mystérieuses *Batiplantes*, êtes-vous passé par le *jardin des gnolles*. La gnolle est la femelle du gnou, la cousine de l'unicorne. Le vieil omnibus, aujourd'hui défunt, qui allait autrefois du Jardin des Plantes aux Batignolles, vient de ressusciter pour rouler sur les nuages de nos rêves : *Batiplantes, jardins des gnolles*. Nous irons aux jardins gnolles, les syllabes ont voyagé d'un mot à l'autre, ainsi une faune mystérieuse arrive d'un continent encore inconnu, et, de ses surprises, va peupler un jardin zoologique où l'enfance s'énervait de ne rencontrer aucun mystère, aucune cocasserie. *Batiplantes, jardin des gnolles*, sur l'impériale d'une lourde guimbarde, traînée par deux percherons, à la lenteur demeurée proverbiale, les amis de Jarry chantaient à pleins gosiers : *La Chanson du Décervelage*. *Batiplantes, jardins des gnolles*, le toit d'un omnibus fantôme offre un lot bringueballant de refrains, histoires, mots dignes de ceux qui métamorphosèrent le père Ubu en cet être miraculeux, ce personnage quasi légendaire, dont nous savons mieux quelle existence il fit l'honneur de servir emmoutardée à MM. ses contemporains, les soirs où Léon-Paul Fargue a parlé.

Fargue, lui qui chanta la *Grenouille du Jeu de tonneau*, n'a qu'à nous dire qu'on démolit son quartier, là-haut, faubourg Saint-Martin, et sous la pioche des terrassiers c'est une légion de rats qui s'enfuit. Rats du faubourg Saint-Martin, grenouilles du jeu de tonneau, de vulgaires rongeurs, des batraciens de zinc, ont vite fait de devenir animaux fabuleux. Alors, le plus banal des bars, parce que la

porte s'ouvrit toute grande à la venue du poète, laisse entrer les cris du vent, la chanson des grenouilles vertes, le galop de l'escadron des rats, se creuse à même le mystère. Et l'on se rappelle les vers du magnifique poème lu par Apollinaire au mariage d'André Salmon :

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit...

Et, parce cu'un poète a parlé dans la nuit, le petit matin, tout à l'heure, sera moins aigre.

1927

Le plus brave des hommes, comment oserait-il regarder droit dans les yeux, un hippocampe, point d'interrogation à tête de cheval monté vertical des profondeurs à la surface de nos rêves ?

Des gouffres les plus mystérieux, Paul Klee a libéré un essaim de petits poux lyriques. Un simple cheveu devient pont entre ciel et terre, et parce que, dans n'importe quelle goutte d'eau, le peintre est apte à saisir le miracle sincère des couleurs, nous méprisons les chutes du Niagara, les montagnes à sommets de 4.310 mètres et tous les animaux à réputations trop bien établies, même s'ils passent pour féroces, comme les lions, ces commis-voyageurs du désert, à cravate La Vallière.

Paul Klee : je me rappelle un sale novembre de Paris, plus triste qu'un parc de ville d'eau, après la saison. Mais, belle vengeance, rue Vavin, à Montparnasse, était une exposition Paul Klee.

Alors, ce jour-à, quoique la pluie et la pierre fussent d'inexorables limites à notre univers, j'ai fait connaissance avec des animaux d'âme, oiseaux d'intelligence, poissons de cœur, plantes de songe.

Minuscules créatures aux yeux illimités, algues libres de tout roc, bonjour à vous, merci à vous, êtres, végétaux, choses que ne soutient pas le sol habituel et qui, pourtant, vous affirmez plus stables, plus réels dans votre impondérable surréalité, que nos maisons, nos becs de gaz, nos cafés et la viande de nos amours quotidiennes.

En hommage à un autre décrocheur d'étoiles, Léon-Paul Fargue, vous avez eu raison. Mais, puisque la maison où habitent les poissons s'appelle aquarium, celle où vos toiles s'ouvrent, en fenêtres, sur un miracle subtil mais indéniable, cette maison-là, je la baptiserai : Cielarium.

Avant même la merveilleuse histoire naturelle de Max Ernst, grâce à vous, déjà, une flore et une faune surréalistes nous vengeaient des gazelles aux yeux trop bien peints, des hortensias hydrocéphales et autres littératures de nos jardins caducs. Avec trois grains de sable, vous avez prouvé que les gratte-ciel de New York, les Galeries Lafayette de Paris, la mégalomanie noctambule de Berlin, les enseignes lumineuses de Londres ne sont rien pour les yeux de l'esprit, rien pour les oreilles de l'imagination.

Paul Klee, ici, aujourd'hui, c'est Berlin, le 14 février 1928. J'habite près du Zoo. Il neige, il fait froid. Pourtant, je n'irai pas à l'aquarium, où, l'hiver, si doucement consolant, est la fétide chaleur à la gloire des tortues géantes et des poissons tropicaux. Je pense à votre Cielarium. Alors, je n'ai qu'à fermer les yeux, comme au temps de l'enfance, vous vous rappelez, lorsqu'on découvre que le noir c'est un mensonge, car, sous les paupières hermétiquement closes, mille astres minuscules, et cependant plus grands que le Soleil, s'allument.

Je m'attendris. Pourquoi pas? Je pense à la touchante fraternité des poètes, à votre délicate et puissante magie, Paul Klee, aux poèmes blanc sur blanc, de Paul Eluard et surtout à ce vers de Saint-Léger Léger :

« Et le Soleil n'est pas nommé, mais sa puissance est parmi nous. »

Merci, Paul Klee.

1928

Hypocrisie de la chose imprimée, l'élan épique des journaleux, à distance, prend un ton farce, et, parce que le ridicule fait aisément figure d'inoffensif, les mêmes guignols de la presse permettent aux mêmes sanglants bonshommes politiques de sévir en 1930, comme en 1910. Vingt ans de foutus, mais pas pour tout le monde, puisque nous apprenons, de nos grands organes d'information, qu'un de ces curés-tueurs qui donnaient l'absolution à l'ennemi sous leurs ordres, assassiné, vient d'être promu officier de la Légion d'honneur. Et nos pisse-lignes de louer la charité chrétienne de ce monsieur (aujourd'hui évêque) si prompt à sauter de la mitrailleuse au goupillon.

Dommage que le Monseigneur n'aille pas à Deauville.

Avec sa robe à traîne, la mitre, la crosse et le revolver d'ordonnance, il n'aurait pas mal fait entre l'Agaga-Khan et le sempiternel Chiappe. Joli trio et symbolique de la soumission aux faits. A cette grasse trinité on opposerait le spectre solitaire, famélique de l'anarchie. On se réjouirait de voir le mot d'ordre enfin synonyme de police et, en conclusion, il serait affirmé que chacun doit accepter, sans regimber, sa place dans le grand bordel social, puisque la prose de notre petit père Poincaré (lui-même soumis à l'organisation pourvoyeuse de nos grandes jeunes sœurs latines et américaines) a suivi le chemin de Buenos-Aires.

Que de la bave de notre barbichu lesdites grandes jeunes sœurs américaines

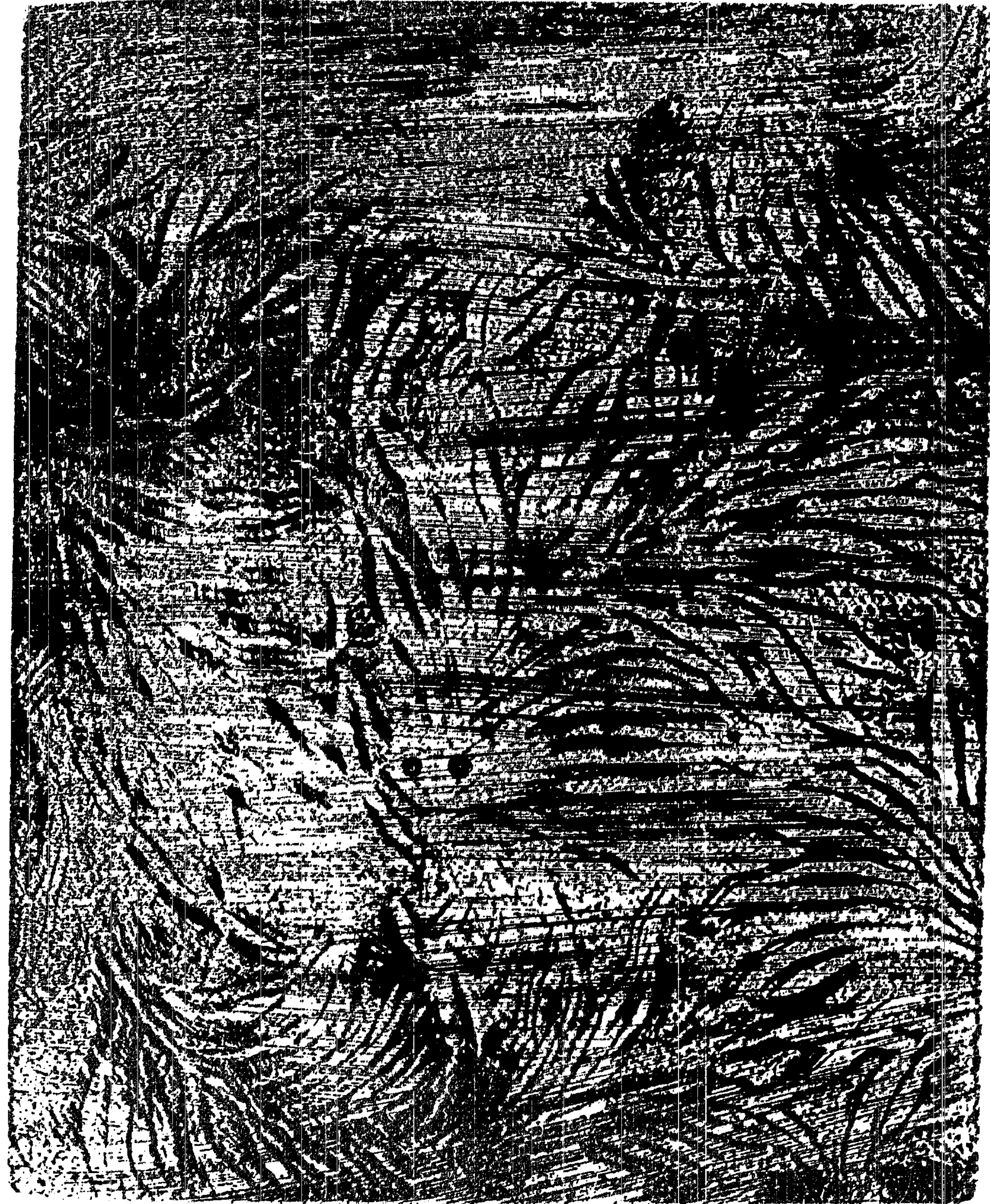
et latines se régalent, fassent leurs choux gras, la traite des blanches n'a pas encore épuisé notre réservoir national de putasseries, finasseries, andouillasseries. La création juridique des personnes n'est certes pas un mythe, et pour parer à la crise de la natalité, il y a naissance de jolies petites sœurs, les Entités chères au vaniteux individualisme de ces temps.

Nous connaissions le visage de la France. Nous savions l'exacte couleur de ses cheveux, bien qu'ils fussent cachés sous le bonnet phrygien. Dame patrie était plus foncée que l'Allemagne (en dépit des brunes juives berlinoises), plus claire que l'Italie (malgré les blondes piémontaises et les rousses vénitiennes). Or, un peu de patience et bientôt l'on va nous dire si l'Europe est mâle ou femelle, albinos ou fauve, grâce à ce vent qui, de la Pologne au Cotentin, de la Finlande à Gibraltar assemble les traits d'un continent.

Pangermanisme, panslavisme? De la vieillerie, de la gnognotte, depuis que nous avons *Paneuropa*, dont l'inventeur, le comte Khoudenov Kalergi (moitié Autrichien, moitié Japonais, philosophe paneuropéen de la plante des pieds à la racine des cheveux) dirige une revue paneuropéenne où j'ai eu, jadis, le plaisir de lire entre autres fariboles, une lettre de général français qui, d'avoir découvert, lors de l'occupation, que les Allemands n'étaient pas des bêtes sauvages, avait décidé une alliance avec l'ancien ennemi pour une belle petite guéguerre contre la Russie ou l'Amérique, au choix.

Et quelle jolie carte du monde nous allons avoir grâce à Paneuropa!

L'Europe sera rose et ce rose s'étendra aux meilleurs morceaux d'Asie, d'Afrique. Et si vous vous permettez de faire observer à un paneuropéen que l'Algérie, la Tunisie, le Maroc et le Congo, c'est peut-être l'Afrique, il vous rira au nez, car si les races se distinguent les unes des autres, et les unes aux autres s'opposent,



il est bien entendu que nègres et jaunes blanchiront dès qu'il y aura quelque besoin de chair à canon.

Toute classification humaine, et celle surtout qui s'autorise du prisme des peaux, n'a jamais été, jusqu'à ce jour, que prétexte aux plus sinistres abus de confiance, et si le drapeau de la Révolution, déjà claque noir sur ciel exsangue, c'est que bientôt le nègre exaspéré par la loi du lynch et tant d'iniquités, entrera dans la mêlée, sans pitié pour la féodalité colonisatrice et missionnaire des visages pâles, cœurs pâles, et tous incolores qui n'ont quand même pas réussi à dépigmenter le coloré.

1930

MYSTICISME, PRIÈRE ET RÉALISME CATHOLIQUE

Claudel traite Rimbaud de mystique à l'état sauvage.

Ainsi naît une jurisprudence qui oublie (ou fait semblant d'oublier) qu'il n'est pire conformisme que la religion, pour expliquer justement par la religion tout ce qui n'est pas conformiste.

Grosso modo le jeu des analogies et syllogismes pourrait se résumer de la sorte :

Non conformisme = Religion *(prétend la critique)*

Religion = Conformisme *(axiome)*

Donc,

Non conformisme = Conformisme *(conclusion).*

Ce crime de lèse-principe d'identité, au lieu d'être, comme se devrait, puni de peine capitale dans une ère idolâtre de relativisme et de logique, n'en passe pas moins pour le fin du fin. C'est que Rimbaud métamorphosé en mystique, donc en chrétien, donc en catholique, donc en bon petit frère Arthur de tout repos, la sœur Isabelle et son paterne Berrichon de mari dorment sur leurs deux oreilles.

Et cependant l'amas des bondieuseries n'étouffe point complètement la flamme digne, capable de réchauffer notre grelottante espèce. En toute sincérité, à quels niais, quels sophistes font encore illusion les soi-disant tendresses fraternelles, les ruses de poète-diplomate qui veulent convaincre d'orthodoxie un iconoclaste,

à seule fin d'établir, envers et contre tous, la suprématie, le triomphe quand même de l'ordre établi sur la Terre et dans le Ciel.

A noter, chemin faisant, qu'au *mysticisme à l'état sauvage,* le poète-diplomate, implicitement, oppose le sien de mysticisme, un mysticisme domestique, un mysticisme ambassadeur, un mysticisme pratiquant et pratique, car si le spirituel du temporel se distingue, dans l'esprit des Églises et de leurs fidèles, c'est pour qu'il soit, à tour de rôle, de l'un et l'autre, usé. On s'arrange avec la vie terrestre, avec la vie future, on fait d'une pierre deux coups, on transige, on coupe la poire en deux, on garde pour plus tard la belle moitié, et la prévoyance humaine invente l'éternité. La pérégrination opportuniste se fait dans le temps puisque l'espace se refuse à tout symbole d'infini, aussi infini que les appétits, les vanités des individus.

Essayer de voir ce qui se cache derrière la buée des mots, s'en prendre à l'arbre de la connaissance, voilà le péché dont le catéchisme nous dit qu'il n'aura jamais sa rémission.

Et pourtant, au risque d'enfer, renvoyons notre poète-diplomate, non au dictionnaire de l'Académie (qui n'est pas encore son fait) mais au vulgaire petit Larousse.

Nous lisons :

Mysticisme : doctrine philosophique et religieuse, d'après laquelle la perfection consiste dans une sorte de contemplation qui va jusqu'à l'extase et unit mystérieusement l'homme et la divinité.

Or, qu'il s'agisse de Rimbaud, d'X ou d'Y, comment la perfection qui sous-entend le précis, l'exact, le définitif, pourrait-elle consister en une *sorte de...* Et *sorte de contemplation* par-dessus le marché.

Que le mieux doué de ces messieurs de la carrière ou un pauvre petit bougre de dictionnaire parlent de religion, c'est toujours la même chanson, car il ne s'agit jamais que de passer du clair au vague, puis du vague au clair, pour assimiler le premier au second, identifier deux clairs qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre et risquent même d'être contraires l'un à l'autre, contraires l'un de l'autre. L'assistance ne voit que du feu à ce tour de passe-passe qui fit et fait encore la fortune des prestidigitateurs d'une église logicienne et rhétoricienne jusqu'à l'absurde.

Le syllogisme médiéval qui, officiellement, prévaut encore contre tout autre mode de déduction, ne sera point menacé dans son triomphe séculaire tant que son moyen terme continuera d'être ce qu'il a toujours été : du brouillard. Et voyez, comme dans la nuée à prétentions romantiques, se vaporisent, se liquéfient nos petits cailloux classiques, nos durillons naturalistes. Ce qui n'empêche nullement d'ailleurs, de nous la faire à la psychologie, à la science exacte, à l'analyse. Exemple type : le mythe bouffon de la poésie pure selon l'abbé Brémond qui flatte, à la fois, les petites manies chimiques de l'époque et son besoin de vague et de grandiloquence. C'est la même équivoque sordide, la même escroquerie que pour Rimbaud mystique. Le sus-nommé Brémond ne conclut-il pas que la prière est la forme idéale de la poésie pure?

L'Encyclopédie serait-elle donc à refaire contre tous les prévaricateurs de l'esprit? Encore une sornette de curé, et nous en viendrons à chérir Auguste Comte et son relativisme en gilet de flanelle quand ce ne serait que pour sa définition de la *science langue bien faite.*

En vue de fins les plus bassement confessionnelles, il a été trop souvent joué, triché sur les mots. Que peut-il donc y avoir de commun entre l'homme et Dieu, une mise en demeure du premier au second si larvaire que ce dont la seule excuse

eût été de s'élever jusqu'au blasphème, retombe dans l'hypocrisie d'un chantage piteux à faire rire les mouches et Dieu le père soi-même si l'on en juge par sa manière d'exaucer les oraisons de ses fidèles.

Toutes les prières se ramènent à ce modèle : mon Dieu, si vous n'êtes pas la dernière des vaches, faites que...

Faites que moi...

Moi...

Car le catholique tient à son moi, ne tient qu'à son moi, son moi dont il lui faut faire le salut et qu'il ne veut pas laisser enliser dans les sables mouvants des tentations, le chéri.

Dans toutes les polémiques engagées ou soutenues par Massis et consorts, le point de vue de ces messieurs du catholicisme était la nécessité de sauver, coûte que coûte, la notion de personne, fondement même de la société actuelle.

Personnes légales, personnes civiles, chacune se veut souveraine, oppose ses intérêts notariés à ceux de ses voisins, et dans les querelles prétendues les plus désintéressées, il n'est question que de murs mitoyens. Tout cela d'ailleurs avec des précautions oratoires, telles que, par exemple, le fameux *distinguo* entre justement la personne et l'individu.

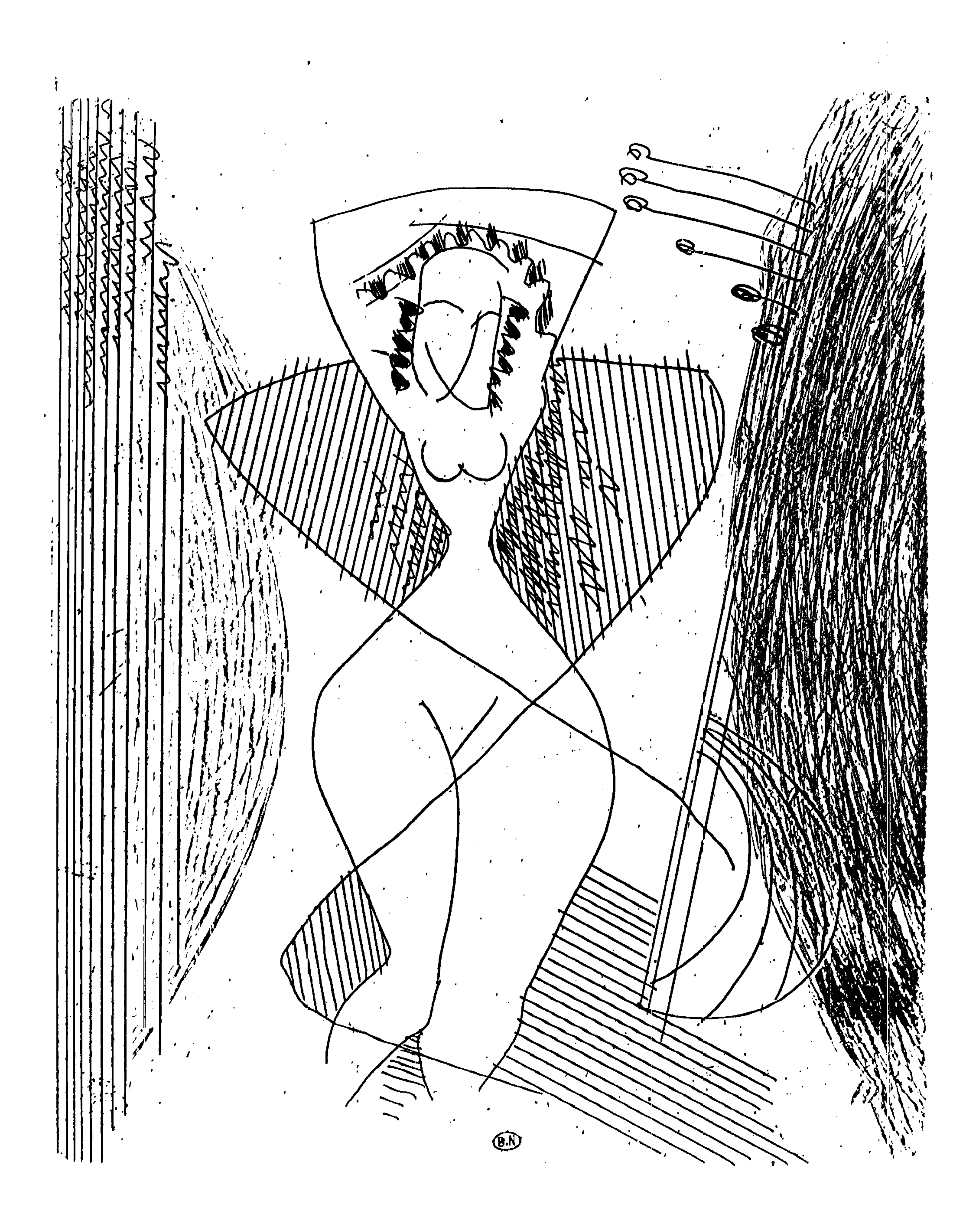
Mais que l'individu s'endimanche ou non en personne, retenons la volonté, la rage du catholicisme de claquemurer chacun dans sa peau, de nier tout pouvoir de ramifications, donc d'amour, aux membres d'une espèce, laquelle n'en répond pas moins de la faute de son premier père. Cette notion de péché originel serait burlesque sans plus, si elle n'avait contraint au complexe d'infériorité des millions et millions d'hommes; pour les mener, en conclusion, à cette formule, au moins égoïste : *Chacun pour soi et Dieu pour tous.*

Et cette tache d'encre négative qui, du continent blanc, coule au noir, au jaune, après avoir bel et bien noyé le rouge.

Et cette prétention à l'intelligence spéculative, en même temps qu'au savoir-faire quotidien, affirmée par la renaissance d'un réalisme chrétien, qui permet à chacun de faire son petit Louis XIV, de déclarer « La Réalité c'est moi ». Voilà pour le temporel. Quant au spirituel matérialisé dans un espoir de paradis, il est la prime de l'assurance sur la vie, la survie. Pensez donc, on a dans la poche un chèque signé du sang d'un dieu.

Or, si de grossiers intérêts, à peine, décident encore une minorité jouisseuse à faire semblant de croire du capitalisme, de même, la peur, qui, des siècles, précipita les foules dans les églises, sous de fallacieuses promesses de droit d'asile, lentement se mue en colère. On va se battre aux guichets de la soi-disant éternité. Ce sera la banqueroute, l'Apocalypse que M. de La Palisse eût prédite aussi bien que les prophètes judéens. Alors le problème de la connaissance ne sera plus un tonneau des Danaïdes, une tapisserie de Pénélope et la moitié de l'humanité n'aura plus à détruire les murailles que l'autre moitié s'empresse de rebâtir entre elle et ce qui n'étant pas elle lui donne un vertige, preuve de sa propre débilité et non de l'au-delà, comme elle aimerait tant, pour des raisons de convenances, d'intérêts personnels, croire.

1931



Les premières pages de *l'Antitête* furent écrites en *1916*, les dernières en *1932*.

C'est donc sur un chemin de seize années que nous pouvons suivre pas à pas, ou plutôt foulée à foulée, un homme que nul prétexte formel ne distrait, nulle barrière anecdotique n'arrête. Il ne se contente point de laisser, dans le sol d'un temps, ses empreintes. La continuité multiple de sa course suscite des buissons d'actions et de réactions. Et, de ces buissons, jaillissent des lianes de mercure, des liserons de vif-argent qui s'en iront palpiter de l'un à l'autre pôle car la prose du poète n'est pas un simple moyen d'expression. Ligne sismographique d'une pensée toujours en marche, comme l'ombre de l'homme tient à son corps, de même l'écriture, sur la page, lui sert de route, prolonge un esprit assez spontanément dialectique pour avoir métamorphosé en tremplin chacune des défenses que l'imagination trouve toujours opposées à son élan. Au moindre mot, d'ailleurs, la dissociation initiale du langage ouvrit une porte imprévue. On n'a pas oublié que c'est à Zurich, en 1916, que Tzara trouva le nom pour désigner ce qui allait être le Mouvement Dada. Très vite, la double syllabe lui sembla menacée d'intentions littéraires. Il la secoua. Les consonnes en tombèrent. Dada. A. a. Voici né Monsieur Aa l'antiphilosophe, Monsieur Aa, le contraire des métaphysiciens professionnels qui prétendent aller de *a* jusqu'à *z*, offrent l'alpha et l'oméga, et d'un système de confection, de convention, vêtent, de la tête aux pieds, l'hypocrisie contemporaine.

Il n'y a que deux genres, le poème et le pamphlet, constate Monsieur Aa. Inspiration, colère. Tels sont ses mots d'ordre ou plutôt de désordre purificateur. L'antiphilosophe est un torrent qui va faire honte de leur platitude à toutes les mares. Les phrases sautent, tombent, dansent en cascades. La lumière piaffe sans prendre le temps de se poser sur aucun objet. Deux miroirs en face l'un de l'autre, qui s'envoient des rayons que rien n'intercepte, telle est comme le remarquait alors Picabia, la seule métaphore réelle dont on dispose pour l'infini. Mais, répond Tzara, *lorsque l'homme eut fini d'étaler en lui l'obsession d'infini, il recommença le cycle déraisonnable des faillites perpétuelles.*

Oui, après le tourbillonnement des atomes en flammes, des flammes d'atome, après tous ces soleils réfléchis les uns dans les autres, tombe une nuit plus forte que la jeunesse du monde et son impatience. *Minuits pour géants.* Voilà le second temps de l'*Antitête. Avant que la nuit ne tombe... j'ai songé à t'appeler, dégoût...* mais Tzara ne va pas laisser s'arrêter, se figer sa pensée au point le plus tragique de son mouvement. Et, du reste, *la sérénité* du *volcan ne se juge pas.* Le *desespéranto* final va, de sa lave, rallumer l'univers. Rêve, réalité se trouvent entraînés, mêlés, fondus. Le mouvement brasse les objets, les êtres, et ne les décompose que pour les recomposer, au gré de lois bouleversantes et imprévisibles. A la moindre brindille, c'est la surprise d'un merveilleux familier.

Ainsi, de la naissance de Dada, au point actuel du surréalisme, nous pouvons suivre une courbe qui, du plus secret au plus extérieur, de l'inconscient au conscient, à travers les choses, les idées et les sentiments, va son crépitant chemin qui est celui de la poésie, de la connaissance.

1932

NOTES EN MARGE DU JEU DE LA VÉRITÉ

Au jeu surréaliste de la vérité, alors que, de part et d'autre, le manque de retenue est la règle que nulle ombre d'exception ne saurait venir confirmer, l'interrogé mettra d'autant moins de réticence à répondre que l'interrogateur aura visé, avec une plus minutieuse et lucide cruauté, le point entre tous sensible, parmi l'enchevêtrement des rapports physiques et des faits concrets aptes à surprendre, sinon à choquer l'auditoire. Les premières confidences serviront de tenailles pour taillader les fils de fer barbelés de l'inhibition. Dans la jungle de lui-même, l'explorateur se rit des pièges à loups dissimulés derrière les broussailles intimes. D'un saut, il franchit le fossé entre ce qui a été et ce qui, selon ses rêves, eût dû être. Il y a excès plutôt que défaut de franchise. Tant mieux, car la soi-disant juste mesure n'aurait été qu'une fausse mesure. Seuls, les remous de l'inamouvable, le métal en fusion des fantaisies tropicales pouvaient fertiliser les platitudes exactes et les cailloux de l'apparence. Il faut qu'il y ait tremblement de terre et d'heures. Il ne suffit donc pas de chronométrer, d'arpenter l'anecdote. Dire la vérité, c'est non seulement rendre compte des actes qui ont trouvé leurs dimensions à la fois précises et mouvantes dans le temps et l'espace, mais c'est aussi, c'est surtout laisser deviner quels seraient les fruits vitaux du désir enfin rendu au soleil d'une liberté objective et s'y riant des scrofules, des hontes, des peurs, des déviations subjectives, à quoi toujours condamne la nécessité aveugle tant qu'elle n'est pas connue.

De la rencontre de ce qui aura été vécu et de ce qui aura été imaginé, doivent jaillir ces flammes dont le galop fleurira d'incandescence les icebergs à la dérive sur tous les arctiques et antarctiques du refoulement. Voici déjà l'équateur qui renonce à couper la poire en deux. Par un pont de lianes frénétiques, il relie les deux pôles, le nord diurne, le sud nocturne. Les songes ressuscitent en geysers d'entre les pavés où l'aube les avait précipités. Des fleuves de clarté escaladent les hautes terrasses du sommeil et remontent à leurs sources. Et pas un lambeau de brouillard dans ces vallées larges ouvertes aux randonnées d'une mémoire qui, sans désespoir de retour, a quitté la cage où elle se trouvait enfermée, non comme un lion, mais comme une caissière. A d'autres, le doit et l'avoir, les profits et pertes, les petits ruisseaux qui font les grandes rivières, les raclures de scrupules, les couennes du ménagement, les moisissures de l'hypocrisie, les faux cheveux de bonnes manières et tout ce dont use la vie courante pour se rendre à elle-même la monnaie de sa pièce. Le coton des plus lointaines velléités se condense, se métamorphose en cette boule de cristal lancée à toute allure sur un plan incliné entre des haies de chair vive. Chacune de ces flaques, naguère d'incertitude, est maintenant le miroir en tempête dont les vagues abritent des buissons ardents de formes intermédiaires. A l'ombre géante des plantes carnivores, des échos fracassants prolongent le silence. Les voies du souvenir et du devenir se rejoignent en carrefour étoilé. L'exhibitionnisme servira de cornue, de microscope, d'éprouvette dans un laboratoire en forme de clairière. De sa cathèdre thomiste, le réaliste au sang froid ne cessera de glapir contre le surréaliste au sang chaud.

Mais, dites-moi donc, Messieurs du tribunal des compte-gouttes, quand il s'agit, non plus du jeu de la vérité, mais de l'étalage de grands et petits mensonges, quand s'organise, par exemple, l'une de ces expositions qui, soit en 1889 s'est

proposé, soit en 1937 se proposera de montrer les progrès des sciences, des arts, de l'industrie, comme si une parade sur les bords de la Seine effaçait la misère, toutes les misères dans un pays, dans le monde capitaliste, alors, le priapisme des autorités bien pensantes et pudibondes, à leur insu, soudain triomphe. Ce fut, la première fois, le phallus de trois cents mètres baptisé tour Eiffel. Ce sera, sans doute, d'ici quelques mois, un membre de deux mille mètres dont l'érection vengera de leur impuissance tous les bas-ventres plus bas que nature.

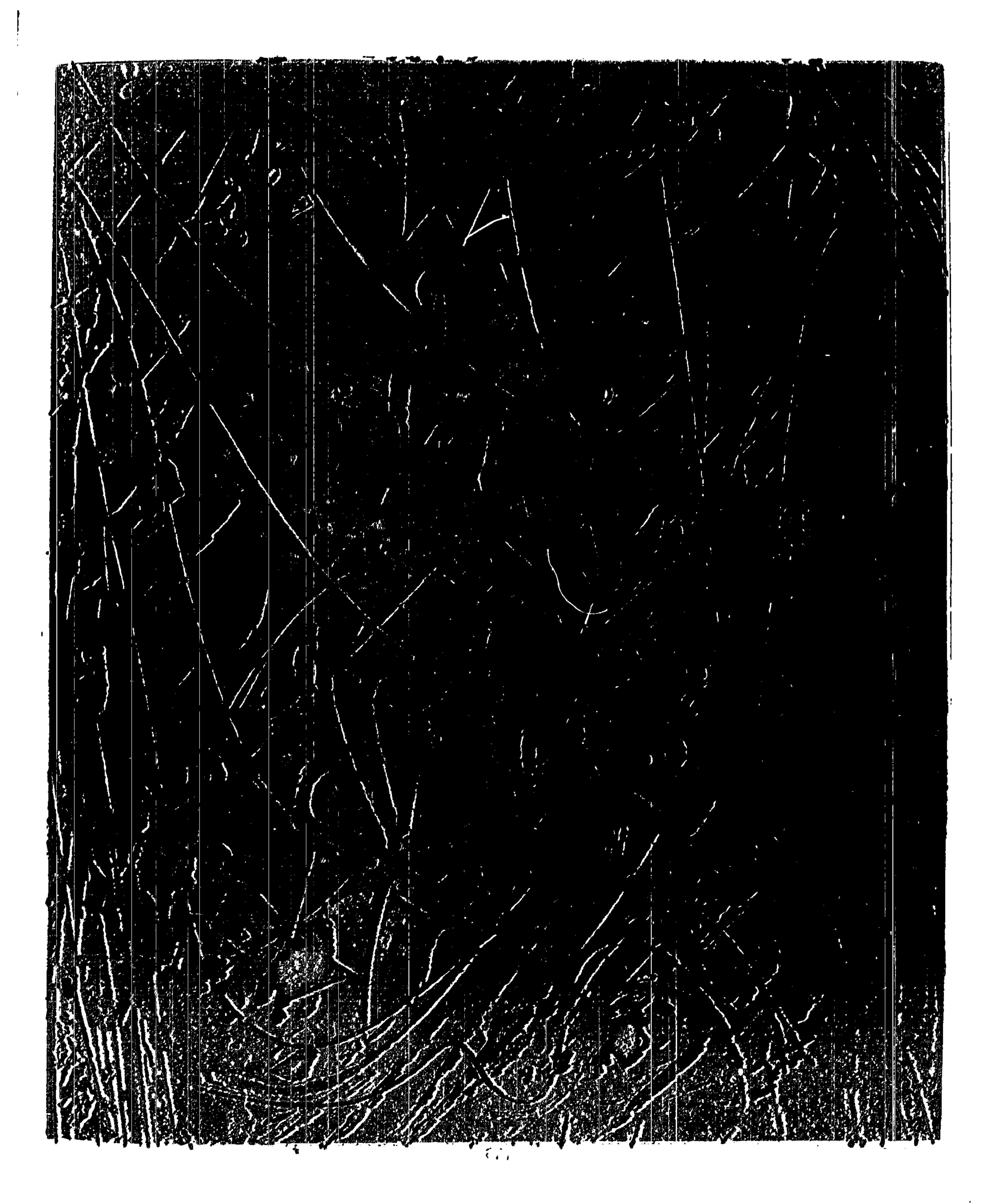
N'en déplaise à l'aréopage des médiocrités féroces, l'on ne saurait accuser tel ou tel d'avoir trahi la réalité sous prétexte qu'il s'est trahi lui-même. Pour l'homme, se trahir c'est démanteler les forteresses de coutumières prudences, c'est, afin de la rendre au mouvement, libérer des préjugés qui la cuirassent et des bandelettes qui la momifient, la réalité si prompte à se surpasser, se surmonter et apparaître en voie de surréalité. Sans doute, de très classiques glacières s'obstineront à vouloir conserver des cadavres d'heures. Mais déjà les mouches se rient des Narcisse obstinés à embaumer, au fond des lacs de nécrophilie, leurs pompeuses charognes. Les rêves n'acceptent plus d'être traités de refuges. Depuis Freud, ces tapis volants ont enfin rétabli les communications entre le lobe oriental et le lobe occidental du cerveau. La nuit, de son phosphore, nourrit le soleil du jour à naître. Déterminateur non moins que déterminé, le rêve, dans les labyrinthes de ses volutes les plus particulières, désigne leurs chemins aux vérités générales, aux décisions qu'elles commandent. Lénine, plus et mieux que jamais, nous apparaît incontestable, lorsqu'il déclare :

Si l'homme était privé de la faculté de rêver, s'il ne pouvait parfois courir en avant et contempler par l'imagination l'œuvre complète qui commence à se former sous ses mains, comment pourrait-il entreprendre et mener à leur fin lointaine la vastitude épuisante de

ses travaux? Rêvons, mais à la condition de croire sérieusement en notre rêve, d'examiner attentivement la vie réelle, de confronter nos observations avec notre rêve, de réaliser scrupuleusement notre fantaisie. Il faut rêver. Et cette sorte de rêve est malheureusement trop rare dans notre mouvement par le fait de ceux-là mêmes qui s'enorgueillissent le plus de leur bon sens et de leur exacte approximation des choses concrètes.

Quel progrès dans la connaissance de lui-même pourrait donc accomplir l'homme qui s'en laisse imposer par certaines frontières cravatées d'ironie, hérissées de bornes en forme de notions psychologiques aussi obscurantines, aussi abusivement restrictives que celles, par exemple, de la normale? Parmi les moyens dont dispose l'intelligence pour venir à bout des remparts de crasse opposés à son progrès, il n'en est pas de plus éclatant que le cynisme, à condition, toutefois, de n'en point faire une fin en soi, de ne point le statufier avec une couronne nouménale sur le sanglant démenti qui lui sert de tête.

En période pré-révolutionnaire, les intellectuels clairvoyants (au XVIIIe siècle, les Encyclopédistes et Laclos, Sade — au XXe les Surréalistes), d'abord et toujours, s'attaquent aux secrets qu'interdisent les soi-disant autorités morales, artistiques, littéraires et autres officiellement au service des profiteurs. Mais ces flics du mot, de la couleur qui, par leurs féroces calembredaines veulent justifier les exploiteurs décidés à ne plus reculer devant aucun crime pour la conservation de leurs privilèges, voici que, déjà, ils s'attirent en riposte d'implacables retours de flammes. Des œuvres incendiaires annoncent une prochaine terreur rouge. Un tribunal de salut public, avant la lettre, se charge de réviser les valeurs et d'établir les responsabilités culturelles. Ce qui nie un monde caduc n'en a que plus de force pour la plus jeune affirmation. Un art catégoriquement révolutionnaire prononce son réquisitoire avec l'élan créateur d'une colère qui veut passer du règne de la nécessité



au règne de la liberté. D'où, activité antireligieuse. Dans les pays catholiques, surtout, la lutte doit être sans merci, puisque la religion n'y force l'homme à tout dire à Dieu que pour l'inciter, le décider à se cacher de son semblable. Les confessions des sans-dieu sont le réconfortant contraire de l'escamotage qui permet aux sournois petits bondieusards de se reposer sur les lauriers d'une pénitence dérisoire.

Il nous faut des aveux concrets, sans humilité comme sans forfanterie.

Qu'une route sismographique s'élance loin des cachemittes en torchis d'abstraction, loin des façades esthétiques, à l'ombre desquelles, se laisse choir l'analyse atteinte de paralysie par trop particulière.

Le scandale, non seulement n'est pas à fuir, mais encore, mais au contraire, il doit être reconnu d'utilité publique. Il ne s'ensuit d'ailleurs pas qu'il faille s'y limiter, le limiter à lui-même. Vouloir le scandale pour le scandale, ce serait encore choisir une retraite, ce serait pétrifier une phase, arrêter un mouvement, donc se castrer du possible, du nouveau et déclarer la guerre au temps à venir. Ce serait, en somme, tirer de simples feux d'artifice contre un état de choses à réduire sans pitié.

Si l'idée du suicide valut à Nietzsche des nuits de bon sommeil, une telle monnaie de singe individualiste ne saurait avoir cours hors des Engadines solitaires. Payer le titre de surhomme d'un pessimisme anarchisant, mêle-tout et montre-tout, voilà qui, certes, n'aidera guère l'humanité à conquérir le droit à la paresse si péremptoirement revendiqué par Lafargue.

Constatons donc, une fois de plus, l'urgence d'abolir toutes les frontières et, non moins que les autres, celles du scandale.

Dans *Comment je vois le monde*, Einstein rapporte cette définition (qu'il appelle un peu légèrement boutade) d'Arnold Berliner :

Qu'est-ce qu'un auteur scientifique?

C'est le croisement entre un mimosa et un porc-épic.

Et qui donc ne se sent pas fils de mimosa et de porc-épic, à l'instant qu'il veut préciser la science de l'homme, *sa* science. Avant tout, il prend conscience de son hybridité celui qui, à la fois juge et parties (les deux parties à lui tout seul, car il est du même coup le demandeur et le défendeur), intente l'implacable procès de la connaissance à ce qu'il a de plus intime.

Au jeu de la vérité, de quel vertige l'interrogé sera saisi, de quel dualisme non surmonté, il se verra menacé, lorsque l'interrogateur, passant de la sensation simple au composé (ou plus exactement au complexe) sentimental, l'aura prié de s'expliquer sur ce qui, cependant, pouvait sembler l'évidence affective. Pour provoquer du trouble, de la rage, la question n'aura même pas à effleurer l'une de ces chasses gardées qu'effarouchent d'inhabituels coqs de bruyère. Il pourra s'agir d'une zone à peine innervée, d'une plage aussi doucement mordorée qu'un œil dont l'iris et la prunelle se confondent pour former un seul cercle, le cercle parfait, le CERCLE où inscrire le nombre d'or.

Quoi de plus doux que l'huile? Quoi de meilleur contre les brûlures? N'empêche que l'huile sur le feu...

Ambivalence : tel qui de l'extérieur louera très fort la psychanalyse d'en avoir établi la notion, constaté les effets, tel qui, peut-être même grâce à Freud, tant qu'il n'a pas été lui-même en cause, a su d'un double et contradictoire rayon dialectique éclairer les recoins de l'inconscient et ainsi révéler, sous son vrai jour, la surface consciente, solidaire de ces recoins, ce tel ou tel, lorsqu'il doit se livrer à une autocritique précise et se juger de l'intérieur, il ne demanderait sans doute qu'à retrouver sa vieille superstition de l'unilatéral, des beaux, des mauvais sentiments, du blanc, du noir.

Il fait simultanément blanc et noir. Il ne fait pas gris.

Au jeu de la vérité, si j'ai fourni sur des faits concrets tous les détails les plus exacts, les plus scabreux, n'était-ce point afin de donner le change et de cacher aux autres, à moi-même cette détresse affective, témoin à charge parmi tant et tant d'autres, contre un monde criminel de bêtise?

Le cynisme pour le cynisme risque toujours d'être du cynisme contre la vérité.

1934

RÉPONSE

Une solution?... oui.

La mosaïque des simulacres ne tient pas. J'entends que l'ensemble des combinaisons sociales ne saurait prévaloir contre l'angoisse dont est pétrie notre chair même. Aucun effort ne s'opposera *jamais* victorieusement à cette poussée profonde, à cet élan mystérieux, qui n'est point, M. Bergson, l'élan vital, mais son merveilleux contraire, l'élan mortel.

D'un suicide auquel il me fut donné d'assister, et dont l'auteur-acteur était l'être, alors, le plus cher et le plus secourable à mon cœur, de ce suicide, qui — pour ma formation ou ma déformation — fit plus que tout essai postérieur d'amour ou de haine, dès la fin de mon enfance j'ai senti que l'homme qui facilite sa mort est l'instrument docile et raisonnable d'une force majuscule (appelez-la Dieu ou Nature) qui, nous ayant mis au sein des médiocrités terrestres, emporte dans sa trajectoire, plus loin que ce globe d'attente, les seuls courageux.

On se suicide, dit-on, par amour, par peur, par vérole. Ce n'est pas vrai. Tout le monde aime ou croit aimer, tout le monde a peur, tout le monde est plus ou moins syphilitique.

Le suicide est un moyen de sélection. Se suicident ceux-là qui n'ont point la quasi-universelle lâcheté de lutter contre certaine sensation d'âme si intense qu'il le faut bien prendre, jusqu'à nouvel ordre, pour une sensation de vérité. Seule cette

sensation permet d'accepter la plus vraisemblablement juste et définitive des solutions, le *suicide*.

N'est vraisemblablement juste ni définitif aucun amour, aucune haine. Mais l'estime où bien malgré moi et en dépit d'une despotique éducation morale et religieuse, je suis forcé de tenir quiconque n'a pas eu peur, et n'a point donné son élan, l'élan mortel, chaque jour m'amène à envier davantage ceux dont l'angoisse fut si forte qu'ils ne purent continuer d'accepter les divertissements épisodiques.

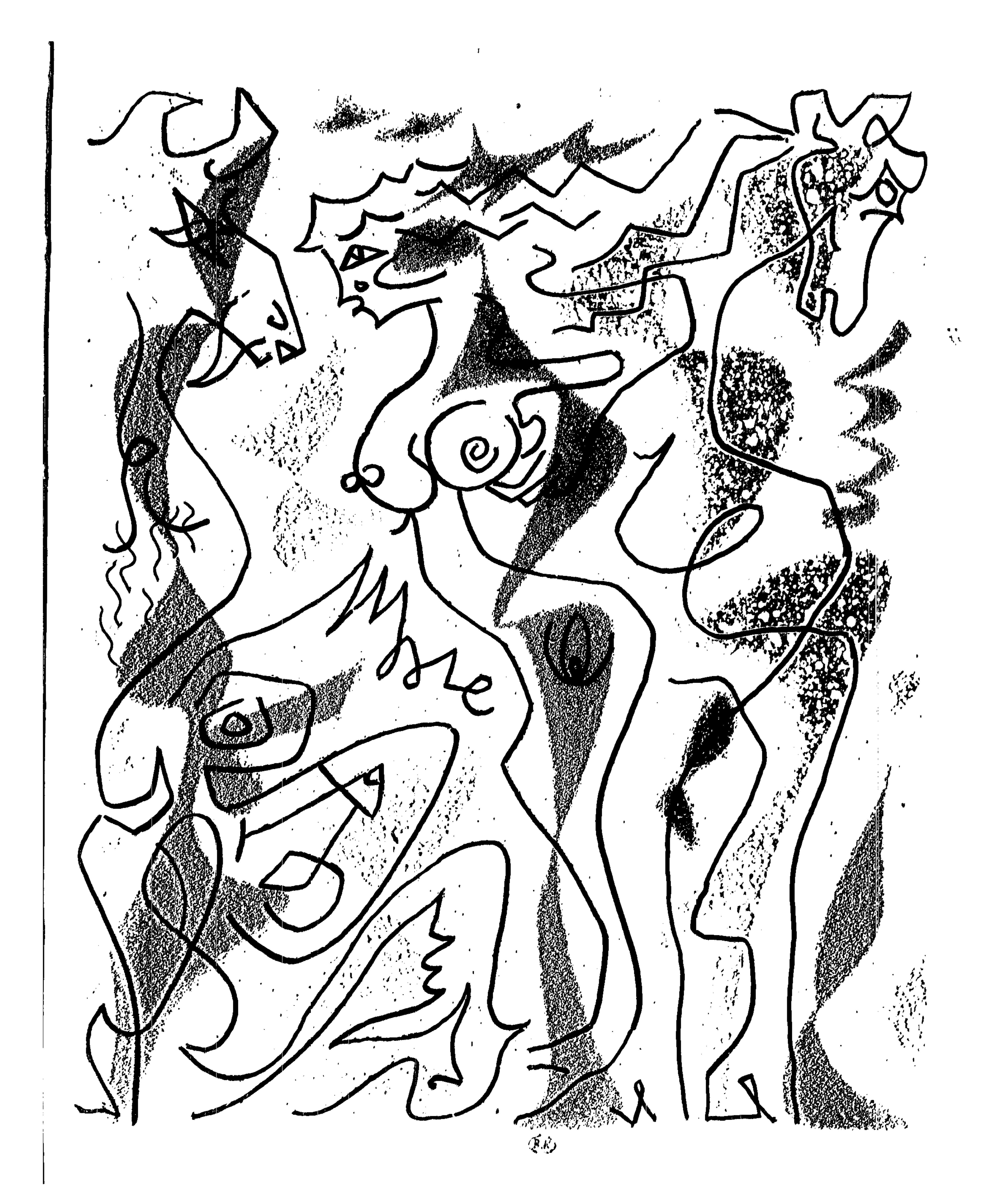
Les réussites humaines sont monnaie de singe, graisse de chevaux de bois. Si le bonheur affectif permet de prendre patience, c'est négativement, à la manière d'un soporifique. La vie que j'accepte est le plus terrible argument contre moi-même. La mort qui plusieurs fois m'a tenté dépassait en beauté cette peur de mourir d'essence argotique et que je pourrais aussi bien appeler timide habitude.

J'ai voulu ouvrir la porte et n'ai pas osé. J'ai eu tort, je le sens, je le crois, je veux le sentir, le croire, car ne trouvant point de solution dans la vie, en dépit de mon acharnement à chercher, aurais-je la force de tenter encore quelques essais si je n'entrevoyais dans le geste définitif, ultime, la solution?

1925

Navigateur du silence, le dock est sans couleur et sans forme ce quai d'où partira ce soir, le beau vaisseau fantôme, ton esprit. Autrefois tu te contentais d'allumer de faciles chansons et seul l'incendie des pianos mécaniques éclairait ta nuit. Dans la rue perpendiculaire une négresse assise sur le seuil de sa chambre à coucher, de sa chambre à travailler, dès que le passant l'avait dépassée, renonçait à sa majesté vénale, et dans le ruisseau, unique souvenir d'un Congo originel, ramassait à pleines mains des débris de légumes, des papiers gras. Et ce n'était pas seulement pour se venger de son indifférence qu'elle bombardait l'homme, mais cette reine devenue mégère à la fin du compte se changeait en oiseau, volétait autour du promeneur, sa victime, roucoulait si gentiment que lui, oublieux des taches sur son veston, se demandait soudain si les colombes, au contraire d'une opinion professée, ne sont pas d'une couleur noire. Et elle, inspirée, tandis qu'elle nettoyait ce qu'elle-même avait gâté, trouvait de quoi séduire. Elle s'emparait de l'étranger, se pavanait à son bras et avec lui, revenue jusqu'à son taudis, montrait des dents si blanches, que dames putains, ses collègues, frissonnaient dans leurs chiffons roses.

Les marins qui avaient assisté à tout ce manège riaient à grands coups. Ils étaient connaisseurs en bons tours et, par exemple, savaient comment pour quelques centaines de francs, sous prétexte d'une traversée à prix réduit, on persuade aux Africains — qui apprendrait la peur de la chaleur aux fils du soleil? —



de se laisser rôtir près d'une chaufferie. Le bateau rendu au port, il suffisait de déboulonner les plaques de tôles qui tenaient prisonniers ces passagers spéciaux. Simple histoire, des hommes bruns sont devenus des hommes bleus. Grâce à des pierres qui remplacent dans leurs pauvres poches l'arc-en-ciel plat des portefeuilles marocains, leur corps prend avec du poids une discrétion suffisante pour qu'on les laisse doucement, doucement, glisser jusqu'au centre même de cette obscurité clapotante, qui dans quelques heures, à l'aube, pour les poissons et les navigateurs redeviendra la mer, la vie.

Or, quel soir? Enfin, les prostituées ont compris que les pieds n'étaient pas faits pour des tortures de velours noir mais pour une nudité de peau à même une nudité de sable. Alors les talons, sur lesquels, depuis des siècles, elles chaviraient, tous les talons se sont brisés, et des fleurs sans semence ont jailli du macadam. Parce que nul mensonge ne pouvait plus être toléré, fût-il si mince des semelles de ficelle, les voyous ont jeté plus loin que l'horizon leurs espadrilles. Éclatez, couleurs. Les criminels ont les mains bleues. Et vous, filles, si vous voulez des bouches rouges, passez sur vos lèvres le doigt taché de vos dernières amours. Au fond des océans, tous les Africains crédules, qui voulurent faire des voyages à bon compte et moururent près des chaufferies, ressuscitent. Sans doute bientôt seront-ils poissons, puisque déjà leurs jambes deviennent transparentes. Écoutez leurs chansons sans mot, à la lumière des monstres électriques. Les hippocampes appuient sur leur nombril, comme sur le bouton d'une sonnette électrique. Est-ce pour le thé? Mais non. Des forêts d'eau, ils montent, points d'interrogation à tête de cheval, jusqu'aux yeux des savants européens, qui éclatent dans leur peau terrestre. Le vaisseau fantôme écrit sa danse en plein ciel. Les murs s'écartent entre lesquels on voulut enchaîner les vents de l'esprit. Derrière les plis d'un velours

trop lourdement paisible s'allume un soleil de soufre et d'amour. Les hommes du monde entier se comprennent par le nez. Un geyser imprévu envoie au diable des pierres dont on a tenté d'habiller le sol. Il y a un pont de la planète minuscule à la liberté.

Du pont de la mort, venez voir, venez tous voir la fête qui s'allume.

1926

Saint-Just n'a qu'à dire — mais il doit dire — *« On ne règne pas innocemment »*, pour emporter le morceau, en l'espèce une tête de roi.

Or, comme un Louis XVI à décapiter n'offre pas tous les jours, au sentiment de justice, l'occasion de s'exprimer sous une forme parfaite et décisive, ceux qui, malgré une évidente bonne volonté, n'arrivent point à oublier les vieilles et haïssables phraséologies, cèdent aux fantômes de ces iniques lieux communs et jurisprudences qu'ils se proposaient de détruire.

Ainsi l'effroi du verdict implacable n'est pas forcément simple lâcheté, du moins au sens charnel.

Pour un Saint-Just, il y a, hélas! plusieurs brochettes de Girondins rhéteurs, à n'en plus finir et des fricassées de bas-bleus (à défaut de cuisses), style Mme Roland.

Avec la poussière des consciences secouées comme des vieux tapis, ce joli monde fera un soleil négatif, pour tacher de gris la pure, la sanglante aurore boréale.

Le crime des prétendus révolutionnaires, qui cèdent au chantage d'une tardive soi-disant humanité, sera de permettre, en voulant sauver quelques individus de la guillotine, les guerres de l'Empire.

Dame, le jeune Bonaparte avait la gale, et, de se gratter, ça lui donnait des idées pour la campagne d'Italie.

Il caracole

Au pont d'Arcole.

A nous l'épopée.

Parce que la Révolution née en France a dû se défendre contre la coalition des monarchies européennes, par un petit tour de passe-passe, simple comme bonjour, il s'agira de parler non plus du sentiment qui anima un pays, mais de ce pays, comme si se trouvaient justifiés, du seul fait de son existence, les plus extravagants de ses délires batailleurs.

Ainsi naquirent le sentiment national, l'envol de la *Marseillaise*, la gloire d'être Français, l'omnipotence des adjudants corses et tout le bataclan.

Or, quant à moi, de la Russie nouvelle, ce qui me touche le plus, ce n'est pas l'affaire Roussakov narrée par M. Istrati, non plus que les scolies en marge de cette histoire de concierge, non, c'est le choix, pour désigner un immense territoire, d'un nom aussi honnête que U.R.S.S.

Si notre douce France, au temps du capitaine Dreyfus, se fût appelée Cunégonde, cette aventure n'eût certes point pris ce ton grandiloquent, si peu d'accord avec le lieu, le temps, les personnages de l'intrigue.

L'honneur de Cunégonde. Titre digne d'un vaudeville dont un grossier quiproquo militaire ferait les frais sur la scène de quelque théâtre Cluny.

Le traître Esterhazy deviendrait alors l'aimable roublard, joyeux drille qui tire au cul.

On rirait du petit Juif Clodoche, sa victime, qui aurait mieux fait de ne pas contredire aux belles qualités démoralisatrices de sa race.

Mais quoi, on choisit le genre tragique.

Dreyfus dit : « Je suis capitaine, et je jure que j'ai de l'honneur pour trois galons. Je n'aime pas les femmes, mais j'aime ma femme. J'ai de l'argent, un cœur de Français. Dès lors, pourquoi trahir?... »

Eh bien, le généreux Jaurès, au lieu de discuter les preuves, les rapports des experts, Jaurès, au lieu de s'abaisser jusqu'au point de vue du capitaine, n'avait qu'à lui dire : « Monsieur, vous avez choisi un vilain métier, et nous laissons les loups se dévorer entre eux. »

Alors, peut-être, pour une fois un capitaine aurait réfléchi et aurait eu, après la révision de son procès, une autre ambition que de devenir commandant.

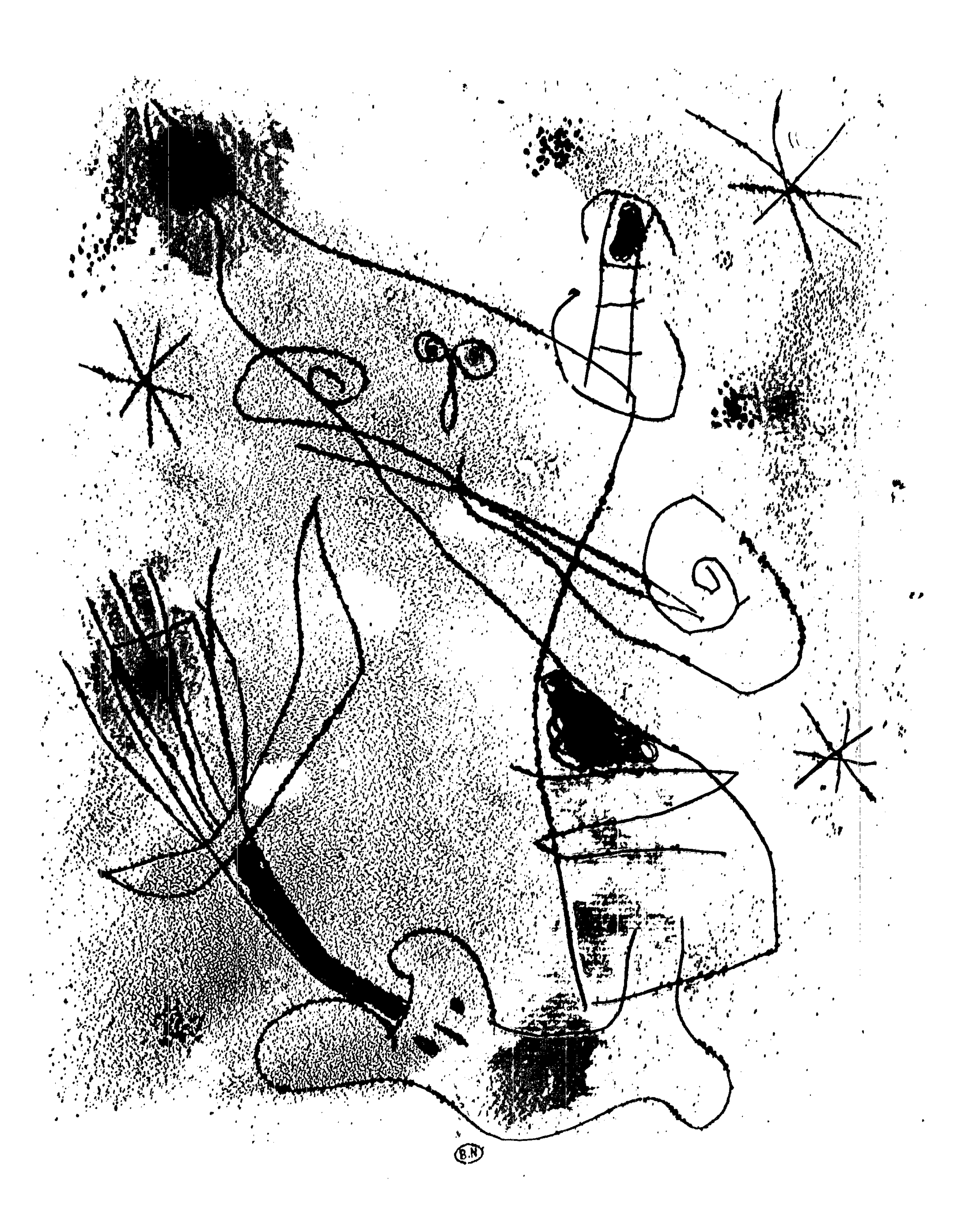
Mais la France ne s'appelle pas encore Cunégonde.

1929

Né le 10 août 1900 à Paris de parents parisiens, ce qui lui permet d'avoir l'air slave. Lycée, Sorbonne, Faculté de Droit, Service militaire jusqu'à la fin de 1923, d'où l'impression de ne vivre vraiment que depuis peu de mois. N'est allé ni au Thibet, ni au Groenland, ni même en Amérique, mais les voyages qui n'ont pas eu lieu en surface on a tenté de les faire en profondeur. Ainsi, peut se vanter de bien connaître certaines rues et leurs hôtels de jour et de nuit.

A horreur de tous les esthétismes, qu'il s'agisse de celui d'Oxford et des pantalons larges, de celui des remords de cinéma avec leurs maisons de guingois, de celui des nègres et du jazz, des bals musettes et des pianos mécaniques..., etc. Voudrait bien pour des romans futurs retrouver des personnages aussi nus, aussi vivants que les couteaux et fourchettes qui figuraient les hommes et les femmes dans les histoires destinées à demeurer inédites qu'il se racontait enfant.

Avait commencé des recherches pour une thèse de doctorat ès lettres sur *Diderot romancier*, quand, avec Marcel Arland, Jacques Baron, Georges Limbour, Max Morise, Roger Vitrac, il fonda une Revue « Aventure » qui lui valut d'oublier le XVIIIe siècle pour le XXe. C'est alors qu'il connut Louis Aragon, André Breton, Paul Eluard, Philippe Soupault, Tristan Tzara, et un jour, devant un tableau de Giorgio de Chirico, il eut enfin la vision d'un monde nouveau. Il négligea définitivement le vieux grenier logico-réaliste, comprenant qu'il était lâche de se confiner



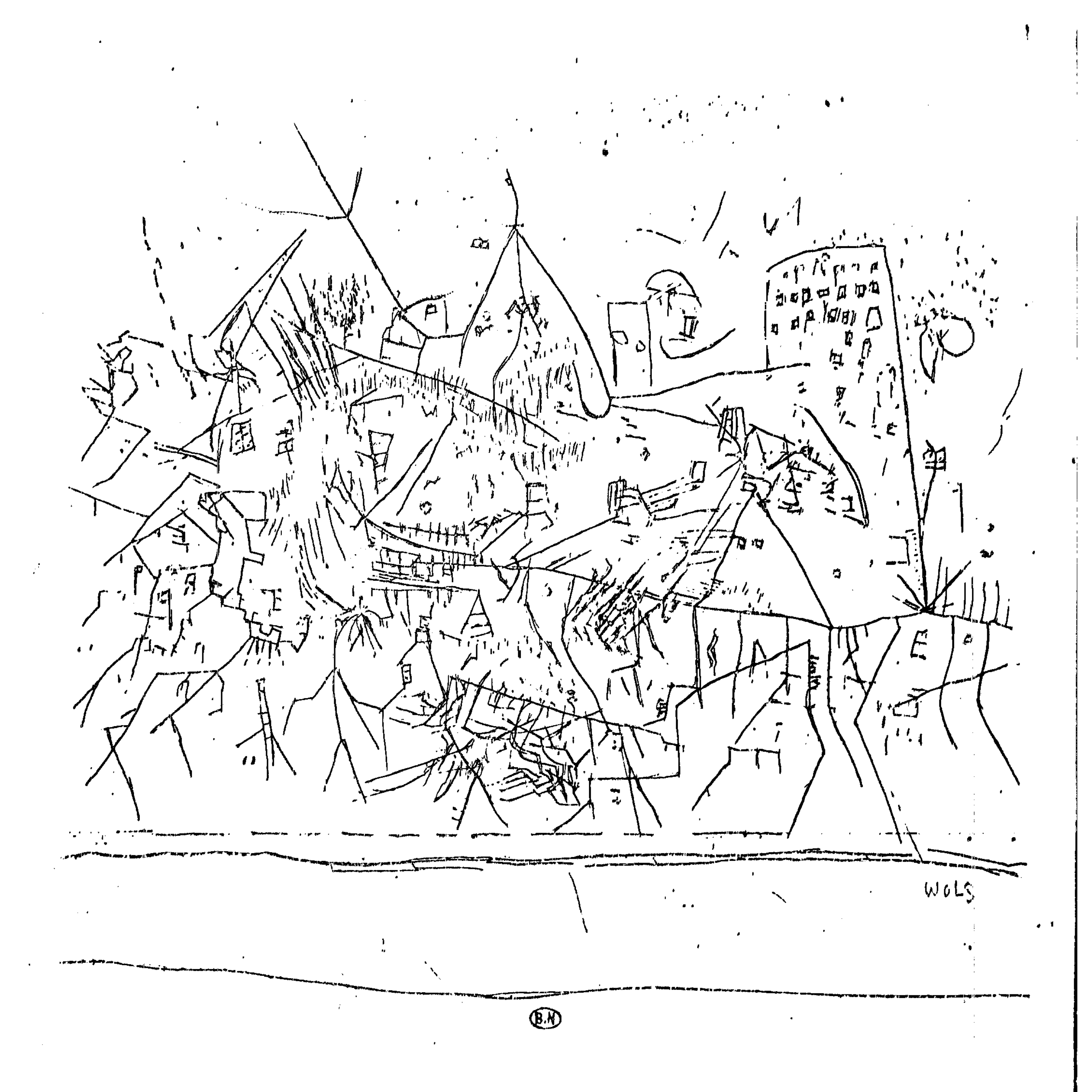
dans une médiocrité raisonneuse, que, chez les vrais poètes, il ne trouvait ni jeux de mots, ni jeux d'images, mais qu'il les aimait — et parmi eux tout particulièrement Rimbaud et Lautréamont — pour leur pouvoir libérateur.

A participé aux premières expériences hypnotiques d'où André Breton tira des arguments pour son *Manifeste du Surréalisme*. A donc pu constater de lui-même que le *Surréalisme* était le moins littéraire et le plus désintéressé des mouvements, et persuadé qu'il n'est pas de vie morale possible pour qui n'est point docile aux voies souterraines ou se refuse à reconnaître la réalité des forces obscures, a décidé une fois pour toutes, et au risque de passer pour un Don Quichotte, un arriviste ou un fou, d'essayer tant par ses actes que par ses écrits, d'écarter les barrières qui limitent l'homme et ne le soutiennent pas.

Son premier roman *Détours* (N. R. F. 1924), *une œuvre, un portrait* (épuisé), était une promenade préliminaire où les critiques, et en particulier Benjamin Crémieux, Edmond Jaloux, Albert Thibaudet, ont reconnu des attitudes, des flâneries et des rages caractéristiques du jeune homme actuel. *Mon Corps et Moi* (1925), roman dont le héros porte en soi toutes ses aventures et où les gestes, les personnages ne sont que des prétextes, est un panorama intérieur.

1926

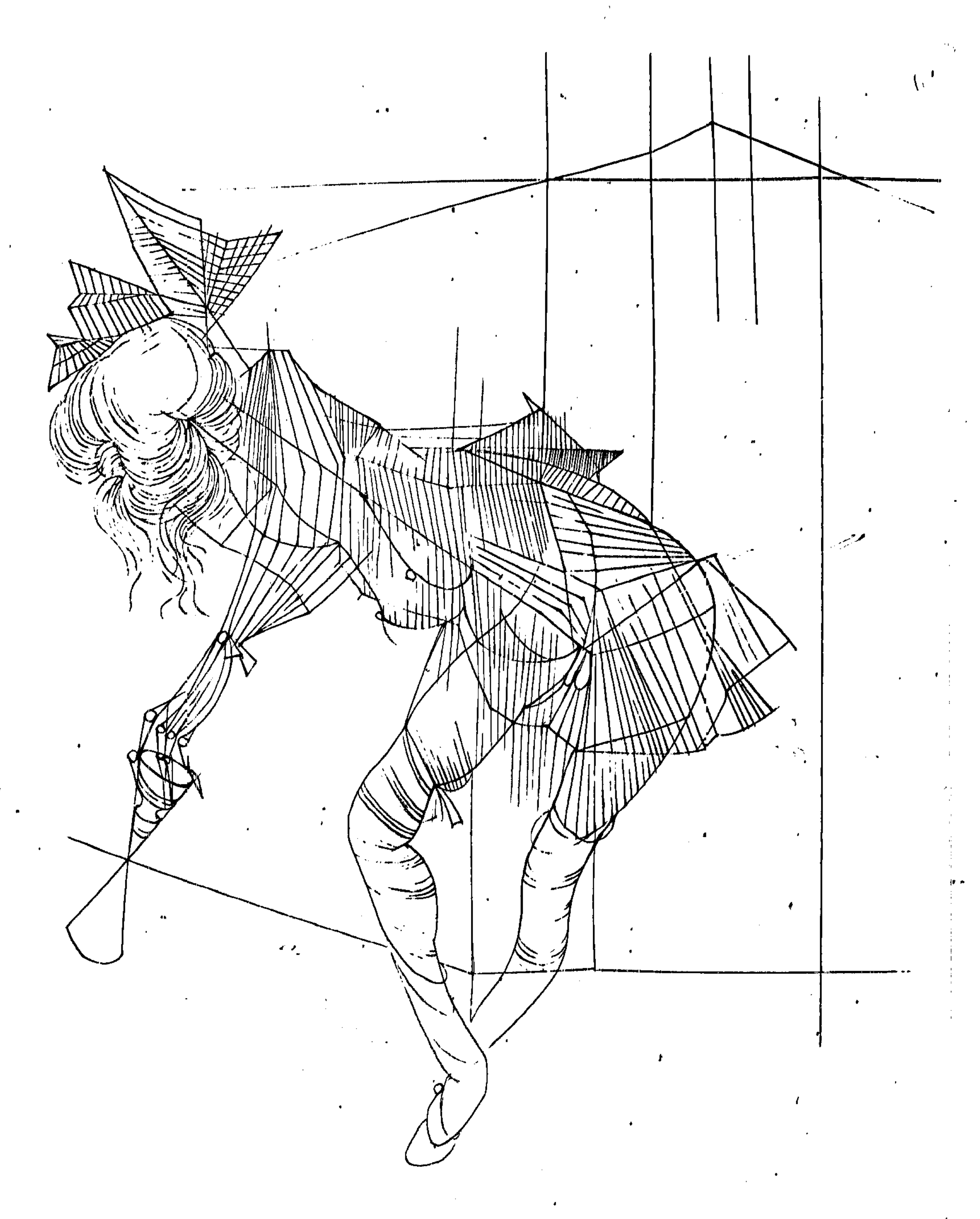



WOLS

LES TEXTES AUTRES QUE CEUX MARQUÉS INÉDITS ONT PARU EN REVUE

COLLECTION ARCHIVES 187
VOLUME I

MAQUETTE ET TYPOGRAPHIE DE L'ÉDITEUR
IMPRESSION FEQUET ET BAUDIER



LIVRE DU SOUVENIR ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 18 JUIN 1965 TRENTE ANS APRÈS

A PARIS

TIRAGE DES GRAVURES

CROMMELYNCK ET DUTROU

47 79 87

DESJOBERT

94

ROBERT DUTROU

19 23 31 55 63 103

FEQUET ET BAUDIER

39

PAUL HAASEN

71

GEORGES LEBLANC

8 91

ÉDITION COLLECTIVE ORIGINALE TIRÉE A CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN CUVE DE RIVES NUMÉROTÉS 1 A 130 ET I A XX. QUELQUES EXEMPLAIRES DE CHAPELLE SONT DESTINÉS AUX COMPAGNONS. TOUS LES EXEMPLAIRES SONT SIGNÉS PAR LES ILLUSTRATEURS. LA LITHOGRAPHIE UNIQUE DE WOLS ET L'EAU-FORTE DE DOMINGUEZ SONT LEURS DERNIÈRES ŒUVRES GRAVÉES. A PART IL A ÉTÉ TIRÉ DES ÉPREUVES A GRANDES MARGES SUR DES PAPIERS DIVERS TOUTES JUSTIFIÉES ET SIGNÉES PAR LES ARTISTES. LE BOIS ET LES CUIVRES ONT ÉTÉ RAYÉS ET LA PIERRE EFFACÉE APRÈS LE TIRAGE.